

Mahâbhârata ET EPOPEE DE GILGAMESH

GILGAMESH ET YAYÂTI

par Dominique Navarre

Les comparaisons possibles entre les divers récits découpés dans l'épopée de Gilgamesh avec certains passages du *Mahâbhârata* reposent sur les similitudes, parallèles et oppositions que l'on peut y repérer dans les aventures de l'un ou de l'autre. Comparer des actions est relativement simple mais à qui vouloir comparer un personnage comme Gilgamesh ? Dans le *Mahâbhârata*, la multitude des récits qui proposent non seulement des histoires, des aventures, des exploits, mais aussi toute une sagesse et des réflexions et des comportements à suivre, s'orientent vers un dénouement plus lointain. Aussi, pour établir des comparaisons entre les deux épopées sumérienne et indienne, il faut chercher quels récits mettre en regard. Si chaque exploit de l'épopée sumérienne trouve une comparaison possible avec un épisode du *Mahâbhârata*, la totalité des milliers de vers du *Mahâbhârata* ne comporte pas de parallèles avec les douze tablettes de terre cuites qui nous sont parvenues contenant l'épopée de Gilgamesh. Mais les comparaisons des divers récits et aventures n'apportent pas de vues précises sur le principal héros de l'épopée sumérienne, Gilgamesh. Chaque partie de l'épopée sumérienne trouve une aventure comparable dans le *Mahâbhârata*, Gilgamesh ou d'Enkidu agissent avec un comportement proche de celui de multiples héros indiens très différents. Si Enkidu peut se comparer avec Rishyashringa ou Nakicetas, Gilgamesh n'est ni Bhima, ni Astavakra, ni Krishna. Si l'épopée sumérienne forme une suite, puisque la fin d'un épisode contient un élément qui annonce l'épisode suivant, le lien qui unit les divers passages du *Mahâbhârata*, donnés à titre de comparaison, est plus difficile à cerner, pour autant qu'il existe. Il s'agit donc de regarder ce que représente la figure de Gilgamesh dans l'ensemble de ses aventures et de déterminer si elle se compare à une figure indienne particulière, celle de Yayâti.

Ce roi est à l'origine de la race des Puravas et des Kauravas et il semble convenir comme terme de comparaison : c'est un roi mythique de l'Inde, qui règne dix mille ans avec quelques déboires conjugaux et une malédiction brahmanique qui le rend vieux avant l'âge et qui, après avoir abandonné son royaume à son dernier fils et mené une vie ascétique sévère, arrive néanmoins au ciel d'Indra. Mais, après quelques millions d'années dans ce bienheureux séjour, son comportement odieux et orgueilleux l'en fait chasser par Indra qui ne supporte ni son outrecuidance, ni sa superbe. Yayâti retombe vers l'enfer, un enfer terrestre et a juste le

temps d'obtenir que sa chute l'amène parmi des gens de bien. A la fin de sa chute vers la terre, il rencontre quatre rois, ses petits-fils, qui acceptent de lui transférer leurs mérites pour qu'il retourne au ciel, avant même de savoir qu'il est leur grand-père maternel. Du côté akkadien et sumérien, Gilgamesh est un roi majestueux, de la race des géants, mais aussi outrecuidant et abusif, et les habitants de sa ville le supportent de plus en plus mal et ses sujets ne cessent de prier les dieux à cause de son comportement outrancier alors que leur roi devrait les protéger, les faire prospérer et non leur nuire. Les dieux décident de lui envoyer un être qui l'amènera à plus de résipiscence : Enkidu naît de la volonté des dieux et non du commerce humain entre un homme et une femme. Il devient le parèdre du roi et n'agit qu'avec lui, comme un ami fidèle. Enkidu se comporte comme l'autre face de Gilgamesh : il devient un autre Gilgamesh dont il absorbe l'outrecuidance alors qu'il avait été créé pour combattre ces défauts chez le roi d'Uruk. Enkidu absorbe en quelque sorte dans son personnage les excès qu'il avait à combattre chez ce roi contre lequel il avait été envoyé. Enkidu meurt et devra gagner le lieu triste et poussiéreux du séjour des morts. Cette dualité de personnage, Gilgamesh et Enkidu, dans l'épopée sumérienne, tendrait à éliminer la comparaison avec un seul dans le *Mahâbhârata*, or Yayâti possède lui aussi un double comportement, par ses déboires avec sa femme et l'esclave de sa femme, d'un côté, et, de l'autre, pendant son séjour au ciel : tout d'abord, Yayâti maudit par Kâvya Ushanas, son beau-père, est devenu subitement vieux et pourtant il veut vivre les plaisirs de la jeunesse. Après mille ans il rend sa jeunesse à celui de ses fils, qui a accepté de prendre sur lui sa vieillesse et de lui laisser profiter de la jeunesse ; il lui confère alors la royauté et se retire dans la forêt où il vit comme un ermite, comme un brahmane. Et puis, monté au ciel, il se montre orgueilleux et suffisant, même vis à vis des dieux qui le mettent à la porte, pour parler crûment, et l'envoie en enfer, un enfer terrestre. La vie de Yayâti comporte encore quelques événements qui ne trouvent pas de termes de comparaison suffisants avec l'épopée : la répartition du monde entre ses fils qui n'acceptent pas de prendre sur eux sa vieillesse que seul supportera le dernier d'entre eux, et les raisons pour lesquelles Madhavi, sa fille, sera la mère des quatre rois qui cèderont leurs mérites pour que Yayâti remonte au ciel.

Les récits

Dans les divers passages de l'épopée sumérienne, comparés au *Mahâbhârata*, nous avons côtoyé divers personnages indiens, brahmanes ou guerriers, ksatriyas, alors que l'épopée sumérienne ne nous offrait que de rares personnages : Gilgamesh et Enkidu, et quelques autres : Humbaba, Ishtar, Utanapishtî, Urshanabi, la mère de Gilgamesh, Ninsuna, une courtisane, un chasseur... Ces personnages sont peu nombreux au regard de la multiplicité des héros et des noms cités par le *Mahâbhârata* : Rishyashringa et la courtisane qui l'amène au palais du roi des Angas, mais aussi Astavakra et Kahoda, son père, puis

Uddalaka, son grand-père et Svetaketu, son oncle, et encore Bandin, brahmane et joueur incomparable, le roi local et son portier et d'autres, Nakicetas et son père Uddalaki, le dieu Yama, Draupad, Bhma et ses frères... Cette énumération ne vise que quelques personnages indiens qui apparaissent souvent dans les récits indiens comparés au récit sumérien. A l'intérieur, il est souvent fait appel à de nombreux autres personnages dont les rôles sont parfois importants, parfois de peu de poids et dont les noms peuvent se retrouver dans d'autres passages du *Mahâbhârata*. Les deux personnages sumériens se trouvent confrontés à une multitude indienne dont ils revêtent une partie des comportements.

Si Gilgamesh est le roi d'Uruk, la Ville de référence de la Mésopotamie, Yayâti est le Roi, le prototype de tous les rois, et il règne au centre, le centre du monde. Il a peu d'aventures, mais il représente le roi parfait comme Gilgamesh représente le héros parfait, digne d'être roi, malgré les récriminations dont il fait l'objet de la part de son peuple, sous forme de prières adressées aux divers dieux. Le *Mahâbhârata* ne narre pas de prières de ce type mais nous propose des récits mettant en scène des brahmanes, dont le comportement se rapproche de celui des dieux de Sumer.

Le *Mahâbhârata*

Pour les besoins de la comparaison, l'histoire de Yayâti sera limitée à son apparition après le pugilat entre Devayân, fille de Kâvya Ushanas, chapelain des Asuras, et Sharmistha, fille du roi local, Vrisaparvan. Le *Mahâbhârata* comporte encore deux autres versions de la chute de Yayâti, et nous les verrons en leur temps.

Indra est descendu combattre les Asuras et en passant aperçoit des filles en train de se baigner et, se faisant vent, il mélange leurs vêtements pour s'amuser. Les jeunes filles sortant de l'eau prennent chacune un vêtement sans vérifier s'il est le sien. Sharmistha prend le vêtement de Devayân sans y prendre garde, ce qui déclenche une dispute entre les deux filles. Sharmistha finit par pousser Devayân dans un puits à sec où celle-ci tombe et est laissée pour morte. Les filles habillées regagnent la ville. A l'endroit du puits où Devayân est tombée, surgit Yayâti qui chassait, son cheval et son attelage épuisés, lui-même assoiffé. Il se dirige vers le puits, constate qu'il est vide et y aperçoit une jeune femme hérissée mais belle comme une déesse. Après s'être enquis de son ascendance et de sa caste, Yayâti la mène hors du puits en la tirant de la main droite, il la laisse partir. Informé par une servante, Kâvya Ushanas vient chercher sa fille dans la forêt puis va chez le roi des Asuras pour obtenir réparation du tort fait à sa fille. Le père demande toutes les richesses des Asuras, mais sa fille n'estime pas avoir reçu la réparation qui lui convienne et elle exige en dédommagement la fille du roi, Sharmistha, comme esclave, et ses mille suivantes que son père réclame en dédommagement du préjudice personnel de sa fille. Plus tard, Devayân suivie de Sharmistha et de ses mille

suivantes sont dans la forêt où elles se divertissent, quand arrive de nouveau Yayâti, qui y chassait, encore assoiffé et épuisé. Yayâti se déclare roi et fils de roi et demande à boire. Devayân qui le reconnaît veut qu'il devienne son époux, mais lui la repousse, car en tant que roi, il ne peut épouser une fille de brahmane. Devayân va demander à son père l'autorisation de se marier avec Yayâti. Il accorde à sa fille ce qu'elle demande et lave Yayâti de toute faute pour avoir épousé la fille d'un brahmane. En outre, l'esclave appartient aussi au mari, mais Kâvya Ushanas précise qu'il ne doit pas conduire Sharmistha dans son lit. Mille ans plus tard, Devayân, met au monde un fils. Sharmistha pense qu'elle doit elle aussi devenir mère et tente Yayâti pour qu'il lui assure une progéniture. Yayâti lui rappelle les termes du mariage prononcés par Kâvya Ushanas: « *Tu ne dois pas conduire dans ton lit la fille (Sharmistha) de Vrisaparvan.* » Mais la belle circonvient Yayâti qui lui fait trois garçons. Plus tard, Devayân se promène avec Yayâti dans la forêt et y voit les trois garçons, beaux comme des dieux, mais qui ressemblent curieusement à Yayâti. Elle les interroge et apprend qu'ils sont les enfants nés de lui et de Sharmistha auprès de qui ils se réfugient. Furieuse, Devayân court chez son père, suivie du roi, confus. Kâvya Ushanas prononce une malédiction et Yayâti est saisi à l'instant d'une vieillesse inexorable ; après une courte discussion, Kâvya Ushanas lui accorde qu'il puisse transférer sa vieillesse sur qui il voudra. Yayâti demande à ses enfants de prendre sa vieillesse pendant mille ans selon les termes :

La vieillesse, les rides et les cheveux gris m'ont envahi, mon fils. Maudit par Kâvya Ushanas, je n'ai pas profité pleinement de ma jeunesse, je retrouverai le domaine des plaisirs. Dans mille ans je te la rendrai et j'accepterai pour moi l'infortune de la vieillesse. (Mahâbhârata I 79, 2-4, traduction Schaufelberger et Vincent, PUL, 2005)

A un autre fils il dit :

« ... et moi, mon enfant, avec ta jeunesse, je retrouverai le domaine du plaisir. » (Ibid.)

Grâce à son dernier fils, Pur , qui accepte de prendre la vieillesse de son père,

Yayâti profitait de sa jeunesse retrouvée, dans la mesure de ses envies, de ses aptitudes, de son temps, ce qui le rendit heureux. (Ibid.)

Ce roi rajeuni comble les dieux, les ancêtres, les brahmanes, les hôtes, les serviteurs et il était apprécié de tous ses sujets pour sa grande justice. Les mille ans écoulés, il dit à son fils :

« *Reprends ta jeunesse et prends aussi le royaume. Tu es le seul à m'avoir montré ton dévouement.* » (Ibid.)

Le royaume cédé à son dernier fils, Yayâti part habiter dans la forêt avec les brahmanes ermites. Il discipline si bien ses sens et réalise tant de mérites par son ascèse qu'il passe immédiatement au ciel d'Indra. Au ciel, les Trente l'honorent, mais vient le questionner :

Indra (...) *Qui peut t'égalier en mérites ?*

Yayâti *Je ne connais personne qui m'égale en mérites, ô fils de Vasu, (Indra) ni chez les dieux, ni chez les hommes, ni chez les génies, ni même chez les grands Anciens.*

Indra *Egaux, meilleurs ou pires, tu les rabaisse, sans savoir quelle est ta propre valeur.*

*Ce monde-ci t'est dorénavant fermé ô roi.
Tes mérites ont fondu ! à toi maintenant la chute.
Yayâti (...) je voudrais, au moins, privé du ciel
Retomber au milieu d'hommes de bien.
(Mahâbhârata I 83 1-4 Traduction Schaufelberger et Vincent PUL 2005)*

Et c'est la chute immédiate. Il rencontre alors, pendant sa chute, quatre rois qui s'étonnent de cet homme beau comme Indra, à l'éclat plus resplendissant que celui d'un feu, qui descend de la voûte céleste. Le premier roi, Astaka pose quelques questions et reçoit de Yayâti un ensemble de réponses propres à satisfaire la curiosité de ce que doivent vivre les brahmanes qui veulent gagner le ciel. Devant un tel enseignement, Astaka lui demande quels sont les mondes qui lui reviennent et il les donne à Yayâti pour qu'il remonte au ciel. Ensuite se présentent trois autres rois, Pratardana, Vasumanas et Shibi qui comme Astaka demandent quels sont les mondes qui leur reviennent et les donnent à Yayâti pour qu'il ne tombe plus sa chute et remonte au ciel. Yayâti refuse les propositions de chacun. Alors apparaissent cinq chars d'or et chacun des hommes monte dans l'un d'eux qui les entraînent au ciel. Le char de Shibi dépasse tous les autres et Astaka interroge de nouveau Yayâti, qui lui apprend que Sibi a donné tous ses mérites et que les quatre rois, sont ses petits-enfants, qui lui donnent de regagner le ciel.

L'épopée de Gilgamesh

Le récit de l'épopée s'étend sur plusieurs épisodes : le début dans lequel le roi Gilgamesh est décrit en lui-même et dans son comportement, la naissance d'Enkidu, l'aventure de la forêt des cèdres et la mort de Humbaba, la demande d'Ishtar d'être l'épouse de Gilgamesh, la mise à mort du taureau céleste, la mort d'Enkidu et la quête de l'immortalité auprès de Utanapishtî. Seul, ici, le premier passage retiendra en partie notre attention. Après les quatre premiers passages, les dieux, et en premier le roi des dieux akkadiens et sumériens, Enlil, décident de faire mourir Enkidu, dont la pourriture angoissera Gilgamesh qui s'enquiert de l'immortalité. Il rapporte de son voyage lointain la plante d'éternelle jeunesse, n'ayant pas pu obtenir l'immortalité. Mais un serpent la lui vole en la mangeant et Gilgamesh revient dans sa ville en montrant les remparts et la beauté du site dans les termes mêmes du début de l'épopée. Le cycle est bouclé.

Le début de l'épopée nous présente le roi et sa ville d'Uruk :

*Je vais présenter au monde [celui] qui a tout vu
Connu [la terre entière(?)] pénétré toute[s choses] (...)
C'est lui qui fit édifier les murs d'Uruk les clos
Et du saint Eanna*, trésor sacré !*

Regarde(-moi) cette muraille, (serrée) comme un filet à oiseaux (?) !
Considère ce soubassement inimitable (...)
Monte déambuler sur le rempart d'Uruk ;
Scrutes-en les fondations, contemples-en le briquetage :
Tout cela n'est-il pas briques cuites ?
Et les sept Sages (en personne) n'en ont-ils pas jeté les bases ?
**Eanna, nom du temple du ciel à Uruk*
*(J. Bottéro, *Epopée*, p. 63 et sq)*

Gilgamesh, après avoir accompli ses divers exploits, a connu la terre entière et en a contemplé les mystères. Il est plus qu'un simple héros, selon la façon grecque de penser, mais il est aussi quasi-divin : deux tiers divins et un tiers humain, comme le dira l'épopée en plusieurs endroits et comme le répèteront les hommes scorpions en le voyant arriver au pied des monts jumeaux.

Qui sont ces deux rois ?

Yayâti et Gilgamesh présentent des traits communs. Mais l'épopée connaît une dualité de personnages que le *Mahâbhârata* transcrit d'une autre façon et sur une pluralité de têtes. Yayâti met en parallèle une grande partie des diverses aventures ou découpages de l'épopée sumérienne, pourtant le personnage de Yayâti n'entre dans le cadre d'aucun de ces découpages. Le roi indien se compare plus à Gilgamesh seul qu'à son parèdre, Enkidu, qui a pourtant sa part.

Deux héros parfaits

Le nom, Gilgamesh, peut se traduire du sumérien, selon Tournay et Shaffer, par « l'Ancêtre est un héros/un jeune homme » ou, selon Bottéro, « l'Ancien est encore dans la force de l'âge. » Si les deux traductions ne sont pas identiques, les termes en sont suffisamment proches. La première tablette de la version ninivite de l'épopée nous présente Gilgamesh :

Par sa noble stature, il dépasse les rois renommés (...)
Il marche en tête, en avant-garde, il soutient ses compagnons,
Digue puissante, protection des gens, (...)
Buffle de Lugalbanda, Gilgamesh parfait en sa force
Nourrisson de l'auguste génisse, la bufflonne Nin.sun
De haute taille, Gilgamesh est parfait, formidable.
*(Tournay et Shaffer, *Epopée*, tab I, 2, 27...35)*

Cette partie de la première tablette est présentée comme un hymne à Gilgamesh, héros puissant et parfait. Dans la citation donnée tronquée, le mot “parfait” revient deux fois en huit vers. Avec la description du héros selon sa naissance (voir plus bas : un géant tyrannique), le terme parfait revient encore pour dénoter que l’homme est une réussite qui a la stature d’un dieu, celle de Nudimmud, autre nom du dieu Ea. Si Enkidu est formé d’un lopin d’argile par la déesse Arurû ; la grande déesse (c’est-à-dire Arurû) esquissa sa forme et Nudimmud la paracheva. La perfection du héros n’est pas due à ses capacités personnelles, acquises au cours d’exploits, mais aux qualités que lui ont insufflées les dieux qui l’ont créé et l’ont installé pour gouverner le centre de la terre, la ville d’Uruk. Tout ce qui magnifie Gilgamesh magnifie aussi la terre qu’il gouverne, qui ne saurait être autre chose que le centre du monde, du monde civilisé, bien entendu, celui auquel s’applique la civilisation d’Uruk. Ailleurs il est dit que son corps avait été formé par la grande déesse Mah, mais que certains pensent identifier à la grande déesse, déjà dénommée, Arurû.

Pour montrer la grandeur et la splendeur de Gilgamesh, il faut ajouter la courte description qu’entraîne la présence du roi sur les remparts de sa ville, telle que nous le narre le récit de Gilgamesh et d’Agga de Kish :

*Derrière l’armurier d’Uruk, Gilgamesh monta sur le rempart,
Tout Kullab *, les anciens et même les petits, furent terrassés par l’éclat terrifiant.*

*Kullab désigne Uruk

(Tournay et Shaffer, *Epopée*, p 288)

Yayâti est un autre roi mythique qui règne dix mille ans, mais il est aussi le roi qui est à l’origine des héros du *Mahâbhârata*, des héros qui vont se combattre pour soulager la terre du poids de l’humanité omniprésente et envahissante. Ce thème existe dans beaucoup d’autres traditions et souvent l’une des raisons du déluge sera le bruit trop grand des hommes, qui empêchent les dieux de dormir ou de se reposer : c’est la vision sumérienne du mythe d’Atrahasis et c’est l’une des causes non précisée du déluge sumérien et akkadien, rapporté par Utanapishtî, dans l’épopée. Mais, Yayâti apparaît aussi comme le roi juste sous le règne duquel tout va bien, sauf ses démêlés avec Devayân, sa femme, qu’il n’a pas choisie mais qui s’est imposée à lui. Yayâti est aussi le fils de *Nahusa*, roi mythique sur lequel le *Mahâbhârata* ne dit rien, mais qui apparaît lui aussi comme un roi extraordinaire et dont le fils ne peut être que son égal en matière de gouvernement et de royauté. Yayâti est l’exemple même du bon roi, qui accomplit parfaitement le droit, le dharma. Au ciel, interrogé par Indra sur les recommandations qu’il a faites en remettant son royaume à son fils Puru, à qui il déclare :

Ce pays tout entier, situé entre Gange et Yamunâ, il t’appartient.

*Tu[Pur] seras le roi des terres du milieu et tes frères règneront sur les confins.
Le pacifique l'emporte sur le coléreux,
Le patient sur l'impatient,
Celui qui est humain sur l'insensible,
Autant que le savant sur l'ignorant. (...)
Que les hommes de bien puissent t'honorer par devant
Et prendre ta défense par derrière.
Supporte toujours l'injure du méchant. (...)
L'amitié envers tous, la générosité et la parole bienveillante,
rien de tel pour gagner la faveur des trois mondes.
C'est pourquoi, tu dois parler de façon apaisante, jamais violente,
honorer ceux qui en sont dignes, être généreux et ne rien demander pour toi.
(Mahâbhârata, I, 82, 5...12, traduction Schaufelberger et Vincent PUL 2005)*

Nos deux héros n'ont pas de rôle mythologique véritablement différent bien qu'ils ne possèdent pas les mêmes capacités. Gilgamesh appartient à la fois à la création mythique : il est formé d'argile par la déesse Arurû, il ceint Uruk de murailles gigantesques, à son image qui en fait un géant, et à l'histoire : il serait un roi (prétendument) historique selon la liste sumérienne (III^e millénaire av. JC). Il est pétri de glaise comme plus tard son père Enkidu. Les murs d'Uruk ont vu leurs fondations posées par les sept sages et par leur taille on peut les comparer aux murs de Troie édifiés par des géants aux ordres de Poséidon que n'a pas payé Laomédon, roi mythique de Troie, pour ce travail qu'il avait commandé au dieu.

Le bon roi est le gage de la réussite et de la prospérité d'un royaume et de tous ses habitants, comme Gilgamesh est le maître de l'ordre de la cité sumérienne, ordre voulu par les dieux, qui en le plaçant à la tête de la cité, ont décidé du bon gouvernement, source de vie équilibrée pour tous les habitants. Les plaintes des habitants d'Uruk sont recevables car l'ordre voulu par les dieux est en cause. L'ordre, indien ou sumérien, ne doit pas être menacé à la légère et l'épisode de la recherche de Humbaba ou du lotus divin en sont des exemples, comme les mythes aiment en décrire. La forêt réservée aux dieux ne peut pas être atteinte par de simples mortels, il faut un héros ou des héros, qui sont au-delà du monde des mortels qu'ils dirigent. La quête de la fleur divine emmène dans le domaine d'un dieu opulent, et faible par son opulence, où les mortels que sont censés être les quatre Pandavas et leur femme commune, sont reçus car ils apparaissent comme les parfaits, mais dans un lieu au-delà du monde des humains que composent tous les royaumes qu'ils ont traversés ou qui jouxtaient le leur, ayant réalisé l'idéal de pureté et de perfection que propose l'Inde. Yayâti a atteint cette perfection. La perfection des héros qui agissent sur l'ordre des dieux ou avec leur assentiment

rejaillit ou rejaillira inmanquablement sur l'ensemble de la société et de ses composantes, qu'ils gouvernent ou dirigent. Quant aux dieux, leur rôle est restreint à exaucer les prières ou à favoriser les entreprises qui réussissent grâce à leur présence en filigrane. Les hommes vivent dans le monde des hommes et favorisent tout ce qui maintient l'ordre divin.

Yayâti, fils de Nahusa, deux rois à l'origine du *Mahâbhârata*, est surtout présenté comme l'aïeul des principaux héros de l'épopée indienne. Il reste un homme qui accomplit à la perfection son devoir de ksatriya, roi et guerrier. Son gouvernement est le bon gouvernement, qui selon l'adage, 'les gens heureux n'ont pas d'histoire', ne possède pas de récit de gouvernement. Seule la conversation avec Brahmâ nous rapportera la conception du roi juste. Gilgamesh est un héros hors du commun, qui accomplit des exploits pour le compte de sa ville et de ses habitants et il ne nous est pas possible de discerner s'il les exécute seul ou bien si des gens d'Uruk l'accompagnent, comme cela transparaît dans certaines variantes. Gilgamesh, à l'instar de Yayâti, est le bon roi, créé expressément comme tel par les dieux pour régner sur Uruk, pour le bonheur des hommes.

Un roi à la longue vie

Les résumés des récits ne laissent pas vraiment entrevoir la durée de vie de chacun des deux rois. Yayâti est réputé avoir régné dix mille ans. Il a son premier fils de Devayân mille ans après son union. Les trois enfants que lui donnent Sharmistha sont aussi éloignés dans le temps. La vieillesse qui résulte de la malédiction de Kâvya UShanas est transposée pendant mille ans sur la tête de son fils Purû. Quand, il lui rend sa jeunesse, il part dans la forêt où il vit en ermite pendant encore quelques milliers d'années. Il ne faut pas voir dans ces durées de mille ans, mille années selon ce que nous connaissons de la rotation de la terre autour du soleil, mais un comput général destiné à montrer que la durée de vie de ces êtres qui nous précédaient dans les âges antédiluviens étaient sans commune mesure avec ceux du dernier âge, dans lequel nous vivons, selon la tradition indienne. (*cf. op. cit. Mahâbhârata, Les âges de l'univers III 186-189, Traduction Schaufelberger et Vincent PUL 2005 T III*)

Gilgamesh est un roi mythique et si son nom apparaît en cinquième place dans une liste des rois d'Uruk postérieurs au déluge, il règne 127 ans en tant que roi humain, c'est-à-dire une période trop longue pour nous paraître aujourd'hui réelle, (voir ci-après) bien que relativement brève comparativement à d'autres noms de la liste. Un roi historique peut bien avoir porté le nom du héros mythique et avoir accompli quelques exploits - comme la construction de murailles de grandes dimensions - qui se sont conservés dans la mémoire collective, sans pour autant qu'il ait accompli le dixième des aventures qui nous sont parvenues sous le nom Gilgamesh. Les mythes ont recours à des noms de rois connus ou dont les noms présentent des particularités qui aidaient les auditeurs à se repérer dans le temps et

dans l'espace. Romulus en est un exemple, puisque son nom fait assonance avec celui de la ville qu'il est censé avoir fondée, voire a été un nom volontairement créé à partir du nom de la ville elle-même, Rumakh. Cette liste antique des rois d'Uruk mentionne Agga, roi de la ville de Kish, que Gilgamesh aurait combattu et vaincu. Or, Agga, roi de Kish règne 625 ans et après son règne, la royauté passe à Uruk dont les quatre rois qui précèdent le nom de Gilgamesh totalisent ensemble une durée de règne de 2024 ans. Comment Gilgamesh aurait-il défait ce roi de Kish, alors que le texte indique expressément que la royauté passa à Uruk avec le premier roi cité, Mesh-Ki-Ang-Gasher, fils de Utu¹, qui règne 324 ans ? Si l'on s'en tient à la formule qui caractérise le roi suivant, Dumuzid² qui a régné 100 ans juste avant Gilgamesh, et selon lequel Dumuzid de Unug (Uruk), le pêcheur, a capturé En-Me-Barage-Si, roi de Kish ; ce dernier a régné sur Kish, 900 ans et son successeur Agga 625 ans ! Les calculs de Kish et d'Uruk-Unug ne coïncident pas ou ne sont pas établis sur les mêmes bases et ne nous permettent pas de déterminer une chronologie historique des rois de Kish et d'Uruk, pour autant que ces rois soient des rois historiques ! Cette liste mentionne des rois qui, avant le déluge ont régné 36.000, 28.000 et même 43.200 ans ! Les décomptes y sont faits en sars périodes de 3.600 ans, et en ners, périodes de 600 ans. Sous ces décomptes, nous pouvons reconnaître des héros plus mythiques qu'historiques. La liste de rois de Sumer ne contient pas de données historiques, ou plus exactement elle ne présente pas l'histoire et la durée des règnes selon nos conceptions mathématiciennes et chronologiques.

Les 10.000 ans de Yayâti font pâle figure, mais en fait ces durées sumériennes, qui ne sont pas comptées en année mais en groupe d'années équivalant à 3.600 ans, selon le comput sexagésimal en vigueur et conservé à Babylone, appartiennent à un autre ordre de grandeur. Toutes ces données chiffrées représentent des carrés : 10.000 est le carré de 100, comme 3.600 est celui de 60. Or les calculs babylonien, akkadien et sumérien ont une base sexagésimal et compte par soixantaine et non par centaine. Les carrés akkadiens et indiens sont donc identiques mais les mesures du temps ne coïncident pas selon nos vues modernes. Yayâti règne 10.000 ans et attend 1.000 ans son premier enfant de Devayân, sans que l'on sache combien de temps il a régné avant son mariage avec Devayân, à quel âge il s'est marié avec elle et combien de temps il a vécu alors qu'elle ignorait qu'il avait eu des garçons de Sharmistha, temps auquel il faut ajouter les mille ans de jeunesse retrouvée pendant que son fils Pur supporte sa vieillesse, temps auquel il faut ajouter la durée de sa érémitique. Ces durées signifient autre chose que notre calcul d'années de 365 jours. Il n'y a pas d'erreurs, mais le temps n'est pas présenté sous la forme d'un décompte d'horloge comme aujourd'hui, il est censé plus long et moins soumis à la précipitation. Yayâti devient vieux sous la malédiction du Kâvya UShanas alors qu'il est encore jeune après avoir régné une durée indéterminée, non-marié et marié à Dévayân.

¹ Nom du Dieu Soleil et du soleil en sumérien ; Shamash est le nom akkadien et sémite.

² On reconnaît aisément le nom du dieu Dumuzî/Tammuz.

De nombreuses traditions font vivre divers personnages très antiques pendant des durées qui nous semblent impossibles, plusieurs milliers d'années. Pendant longtemps, le cas du Matusalem biblique représentait la vie la plus longue que l'on n'ait jamais connue. Si pour la Bible, mille ans représentent la durée d'un jour divin, le *Mahâbhârata* ne s'arrête pas à ce chiffre, mais le comput utilisé est du même ordre. Les hommes peuvent vivre des durées extrêmement longues dès lors qu'ils suivent et appliquent la loi (le dharma) en conscience et avec rectitude. Les rois magnifiés par le *Mahâbhârata* sont réputés se soumettre à la loi du dharma et la respecter. C'est la raison pour laquelle ce sont des rois sages et vertueux, dans les royaumes desquels il fait bon vivre. Leur vie consacrée à l'accomplissement parfait des devoirs du roi et du guerrier, les devoirs des ksatriyas, justifient le salut du royaume et de tous ses habitants, que le roi vertueux sait récompenser ou punir à bon escient.

Si Gilgamesh est le cinquième roi après le déluge, sur la liste des rois d'Uruk, son nom et sa vie peuvent se comparer au nom et à la vie de Charlemagne. Le grand roi Charles est un roi historique que nous connaissons bien par divers documents, descendant d'une lignée parfaitement suivie, à une époque connue. Mais ce grand roi a aussi un côté purement mythique et la chanson de Roland nous en donne un magnifique exemple. Si Charlemagne est allé historiquement, lui-même ou par comtes interposés, guerroyer en Roussillon et en Catalogne, le récit de la mort de Roland à Roncevaux reste invraisemblable, car ce trajet est beaucoup trop à l'ouest atlantique pour les combats menés par les armées de Charles sur le côté catalan et méditerranéen de l'Espagne musulmane. Charles est le grand roi, juste, preux, fidèle et de nombreux fabliaux n'hésiteront pas à se placer à son époque, devenue l'époque mirifique du grand roi vertueux, source de toute justice et de toute vérité, dans l'imaginaire collectif de l'Occident. Le règne de Charlemagne, roi historique, est sorti embelli et devenu mythique grâce à l'ensemble de ces récits qui se servent de son nom comme d'un point de repère prétendument historique pour justifier l'existence historique de leurs propres personnages. Si un Gilgamesh a un règne court de 127 ans seulement au regard d'autres rois dont le nom figure sur cette même liste, cela ne signifie pas que le Gilgamesh de la liste soit le même que celui de l'épopée et même soit un roi historique. Le héros de l'épopée du même nom est sans rapport avec le roi, historique sur lequel nous ne possédons aucun autre renseignement que ceux de la liste. L'Inde a bien compté des Puru parmi ses rois, mais aucun de ceux-ci ne peut prétendre descendre humainement et véritablement des cinq Pandavas, héros mythiques du *Mahâbhârata*. Au contraire le nom de Puru a été inséré pour justifier la lignée antique des rois qui ont porté ce nom ainsi que de leur descendance, comme Jules César prétendait descendre de Vénus en jouant sur le nom latin de la gens Iulia, identifié au Ionien Iole, descendant d'Aphrodite.

Un géant tyrannique

Yayâti règne 10.000 ans pendant lesquels nous ignorons les durées de chaque partie de sa vie mentionnée par le *Mahâbhârata*. Du point de vue mythique cela ne nous apprendrait rien, car il fallait seulement nommer l'ancêtre de ceux qui seront à l'origine du soulagement de la terre de son trop grand poids d'hommes. Ce qui importe c'est que Yayâti soit fils de Nahusa, et père des deux lignées qui s'opposeront sur le champ de bataille du Kurukshetra.

Si Yayâti est fabuleux par la durée de son règne, Gilgamesh l'est par sa taille. Le héros sumérien est dépeint comme un géant tyrannique et l'épopée définit sa taille et sa grandeur. Cette démesure de la taille correspond à la démesure de la durée du règne de Yayâti, bien plus que les diverses durées prêtées aux rois de la liste sumérienne et que nous avons vue précédemment. Alors que nous n'avons aucune description de Yayâti, nous en possédons une de Gilgamesh, description partielle car les tablettes cassées ou mutilées ne nous ont pas permis de connaître avec exactitude l'entier contenu du texte ancien :

*En lui les deux tiers sont divins, un tiers est humain.
La forme de son corps, c'est la grande déesse qui l'esquissa,
Sa stature, c'est le dieu Nudimmud (Ea) qui la paracheva,
Il avait un visage impressionnant,
Un corps gigantesque, sa stature était élancée (...)
Son pied était d'une triple coudée*, sa jambe de six coudées (?) (...)
Les touffes de sa chevelure étaient drues [comme celles] de la déesse des orges
Avec sa haute taille, parfaite était sa prestance ;
Comme cela convenait au pays, il était beau.*

* environ 1,5 m

(Tournay et Shaffer Epopée, tabl. I, 4, 50 et col II 1-7)

Le héros est un géant d'après sa présentation. Pour les exploits ou les aventures, il redevient à la taille d'un homme ordinaire, même si sa marche lui permet de couvrir des distances supérieures à ce que peut parcourir un être humain ordinaire, comme lorsqu'il va avec Enkidu jusqu'à la forêt des cèdres, de même quand il lui faut seulement six jours pour passer le tunnel situé sous les deux monts jumeaux, de même quand il met trois jours en barque avec Urshanabi pour faire un voyage d'un mois. Le moment où apparaît le mieux son gigantisme serait celui du jeu avec la boule et le maillet, ou la baguette et le cerceau. Mais cette appréciation n'est pas certaine et ne modifie en rien la descente volontaire d'Enkidu aux enfers.

En comparaison, l'histoire de Yayâti ne nous offre aucune aventure mais seulement le récit d'un mariage et la naissance des cinq fils de deux femmes. Gilgamesh ne paraît pas vieillir, il est angoissé à l'idée que la mort viendra le prendre. Yayâti ne vieillit pas non plus et possède une éternelle jeunesse si n'advenait de son beau-père la malédiction qui le ramène au niveau des hommes ordinaires.

Deux rois abusifs sexuellement

Les abus des deux rois ne se situent pas au même niveau. Gilgamesh s'arroge un droit de cuissage éhonté et le premier travail d'Enkidu qui arrive à Uruk sera de se battre avec le roi qui veut exercer ce droit de la première nuit, devant lui. La définition de l'abus sexuel chez Gilgamesh est aisée. Chez Yayâti, elle est plus complexe car le roi agit en deux temps, mais toujours dans la limite de son droit, c'est-à-dire en obéissant au dharma. Or le roi est le garant du droit dans le royaume, ce rôle lui appartient en propre, relève de sa fonction et ne saurait être exercé par les brahmanes. C'est son beau-père qui devient abusif, selon le dharma, et qui prend une position contraire, légalement insoutenable.

Le premier abus du roi sera de coucher avec Sharmistha mais surtout de lui faire trois garçons, alors que Devayân n'en a que deux. Kâvya UShanas, père de Devayân, lui avait interdit de conduire dans son lit la fille de Vrisaparvan, roi local, et devenue l'esclave de sa fille. Le roi enfreint l'interdiction du brahmane, mais accomplit le dharma, son devoir, et celui de la femme, qui a vocation à être mère, d'autant plus qu'elle est fille de ksatriya. Le roi est en porte-à-faux avec l'interdiction de Kâvya UShanas, en refusant l'exercice de son devoir de femme à cette esclave qui ne possède rien de plus que Devayân, épouse légitime du roi, et qui appartient comme sa femme légitime au harem du roi. Si Yayâti enfreint l'ordre du brahmane, le brahmane a enfreint l'ordre de la loi, que le roi a en charge de faire respecter. Kâvya UShanas le sait bien et il insiste sur le fait que Yayâti devait tenir seulement compte de son avis, sous-entendu, contraire à la loi, au dharma, mais que son avis vaut alors le droit, le dharma, c'est pourquoi, il accède si rapidement au souhait de Yayâti de transférer sa vieillesse sur qui il veut :

Tu relèves de moi et c'est de mon avis que tu dois tenir compte. Ton écart de conduite est contraire au droit.

(Mahâbhârata I, 78, 35 Traduction Schaufelberger et Vincent, PUL 2005)

Kâvya UShanas sera aussi à l'origine du choix de Puru comme futur roi à la place de Yayâti. Il fallait une parole de brahmane pour que le souhait de Yayâti se réalise. Celui de ses enfants qui acceptera la vieillesse du roi deviendra roi à sa place :

Yayâti dit :

Le fils qui m'offrira sa jeunesse, qu'il soit heureux et célèbre. Accorde-moi cela !

Le Pâle (Kâvya UShanas) dit :

Fils de Nahusa (Yayâti), tu transfèreras ta vieillesse comme tu voudras. Pense à moi avec affection et le mal ne t'atteindra pas.

Le fils qui te donnera sa jeunesse sera roi. Il vivra longtemps et sera célèbre et de plus aura beaucoup d'enfants.

(Mahâbhârata ibid. I, 78, 39-41)

De ce premier abus, limité, nous passons au second, tout aussi limité, car Yayâti demande à ses enfants de prendre sur eux sa vieillesse : « *Et moi, avec ta jeunesse, je retrouverai le domaine des plaisirs.* » Une fois que Pur , le dernier de ses fils, eut accepté de prendre sur lui la vieillesse de son père, ce dernier dit :

Comblé de joie, il parcourut les domaines du plaisir. Et sans outrepasser ses droits, il en profitait comme il convient, dans la mesure de ses aptitudes, de son temps et de ce qui le rendait heureux.

(Mahâbhârata ibid. I, 80, 1)

Le roi parfait, comme Yayâti se doit de l'être, n'outrepasse pas ses droits royaux. Il peut avoir autant de concubines qu'il l'entend, les plaisirs n'étant pas seulement limités à ceux-là.

	GILGAMESH	Mahâbhârata
<i>Abus sexuel</i>	Général : jus primae noctis ou droit de cuissage.	Particulier : couche avec Sharmistha Il en a trois garçons.
<i>Limitation</i>	Conseil des dieux : Enkidu créé	Interdit de Kâvya UShanas
<i>Résultat de la limitation</i>	Enkidu vainc le roi dans l'exercice de ce droit	Malédiction de Kâvya UShanas : Yayâti devient vieux et décrépité.
<i>corollaire</i>	Enkidu et Gilgamesh deviennent amis	Yayâti transfère sa vieillesse sur Pur .

L'excès de Yayâti est limité en considération du débordement de Gilgamesh et il convient de remarquer que la dualité de comportement de Yayâti possède un correspondant dans l'épopée sumérienne. Si Yayâti a deux comportements pour profiter de sa jeunesse, Gilgamesh possède un parèdre qui limite ses débordements sexuels : Enkidu. Yayâti était limité par la décision de Kâvya UShanas, Gilgamesh sera limité par l'intervention d'Enkidu. Ces deux limitations sont en chiasme. Yayâti commence par celle imposée par son beau-père et finit par les plaisirs qu'il se donne, tout en rendant la jeunesse à son fils au terme qu'il avait lui-même fixé. Gilgamesh est abusif sexuellement au commencement de l'épopée et devient limité et raisonnable après l'arrivée d'Enkidu.

Gilgamesh et son double

Si l'on peut comparer Gilgamesh et Yayâti, il faut, pour que la comparaison soit complète, ajouter Enkidu. Enkidu apparaît en plusieurs passages comme l'excès dont Gilgamesh a été privé par son arrivée destinée à restaurer l'ordre normal des choses, c'est-à-dire sous la forme théologique, faire cesser les prières qui montaient sans arrêt vers les dieux à cause de lui. Enkidu est aussi fort que le roi et la description qu'en donne l'épopée en fait un second surhomme, géant, avec la puissante constitution du héros Ninurta, la force de l'ouragan...

Dès son arrivée à Uruk, Enkidu vainc, pas très franchement, faut-il dire, Gilgamesh et devient l'ami de ce dernier, puis il participe avec à son expédition à la forêt des cèdres ; c'est lui qui incite Gilgamesh à tuer le monstre Humbaba. La version hittite développe un récit où Gilgamesh se prend de pitié pour Humbaba et même par la suite, Enlil critique vertement Gilgamesh et Enkidu de l'avoir tué et de ne pas l'avoir fait asseoir à leur table. C'est Enkidu qui indique encore à Gilgamesh les moyens à employer pour tuer le monstrueux taureau céleste en raison des ravages auxquels il a échappé de justesse et qui commencent à ébranler les alentours de la ville. La mort des ces deux monstres divins incitent Enlil, le roi des dieux, à réclamer la mort d'Enkidu, être créé d'un morceau d'argile, en dehors de tout commerce humain entre un homme et une femme, comme les premiers êtres humains. Là encore nous possédons une tablette tardive où le jugement du roi des dieux et la mise en cause de Shamash sont clairement expliqués. Toutes les erreurs de Gilgamesh sont partagées par Enkidu et supportées par ce dernier seul.

Jeunesse et vieillesse

Recherche de la jeunesse

La jeunesse de Gilgamesh devait être éternelle, celle de Yayâti est à temps, mais temps mythique de mille ans, sans compter ce qui a précédé. Gilgamesh pleure devant le corps de son ami qui se décompose et dont les vers tombent du nez, alors que Yayâti, soumis à une vieillesse précoce, se retire dans la forêt pour y vivre en ermite, après avoir rendu, mille ans plus tard, sa jeunesse à son fils. Il avait refusé d'épouser Devayân, parce qu'elle était fille de brahmane alors que lui-même était ksatriya, guerrier, fils de roi et roi lui-même ; pendant mille ans, il jouit de la vie, comme un homme, même s'il assure le service d'un roi, magnifique et munificent, le meilleur des rois ; ermite, dans la forêt, il se comporte en brahmane et assume les mêmes austérités qu'eux, sinon plus difficiles. Ce qui est dit aux Indes des brahmanes se reporte dans l'épopée sumérienne au monde des dieux. La triple vie de Yayâti

apparaît sous une autre forme chez Gilgamesh : celui-ci est au deux tiers divin et pour un tiers humain. Il se comporte comme un dieu et un fils de dieu jusqu'au moment où il comprend qu'il ne peut pas accéder à l'immortalité, après avoir raté son examen de passage chez Utanapishtî : il n'a pas su rester éveillé pendant les huit jours de l'épreuve, il reste un homme, un mortel.

GILGAMESH	YAYÂTI
Passage sous les monts jumeaux : Les ténèbres ne l'arrêtent pas	Sort Devayân du puits : il l'épouse.
Franchit la mer mortifère : Il ne subit pas la mort	Met Sharmistha dans son lit : <u>Vieillit immédiatement</u>
Ne reste pas éveillé pendant sept jours <u>Ne peut être immortel</u>	Vit en ermite dans la forêt : Monte au ciel d'Indra.

Malgré sa défaillance dans la dernière épreuve, il avait réussi à franchir le tunnel sous les deux monts jumeaux où personne n'était jamais passé et les eaux mortifères qui barrent le chemin de la mer jusqu'à Utanapishtî. Il perd la plante d'éternelle jeunesse, donnée en cadeau, et se trouve ravalé au rang des simples mortels. Yayâti réussit la dernière épreuve en vivant comme un brahmane et en se livrant à une ascèse des plus austères. Il rate la précédente en couchant avec Sharmistha, l'esclave de Devayân, et en lui faisant trois garçons, soit un de plus qu'à Devayân. Il se soumet du bout des lèvres à la première épreuve en acceptant le mariage avec Devayân, car il fait remarquer que les brahmanes sont dangereux et qu'il n'est pas bon qu'un membre d'une caste inférieure épouse la fille d'un brahmane. Les ratages de l'un et de l'autre n'engendrent pas les mêmes errements : Gilgamesh ne peut être immortel, ce qui relève de la première fonction, religieuse, en tant qu'elle a trait à un aspect des dieux, Yayâti est condamné à devenir vieux immédiatement, punition du non-respect de l'interdit du brahmane, le Kavya Usanas.

Les deux rois recherchent l'un l'immortalité, l'autre la jeunesse pour deux motifs apparemment distincts, mais tout à fait identiques quant au fond. Si Gilgamesh part à la recherche de l'immortalité après les funérailles de son ami, il ne trouvera que la plante de l'éternelle jeunesse dont il ne pourra même pas profiter. Yayâti, soumis à la malédiction - peu en importe ici le motif - d'une vieillesse immédiate, obtient d'un de ses enfants qu'il la supporte pendant un laps de temps déterminé : mille ans. Yayâti profite de cette période pour jouir de la vie et fidèle à sa parole reprend sa vieillesse et restitue non seulement sa jeunesse à son fils, mais encore lui transfère la royauté à lui qui s'est prêté si complaisamment à son désir. La jeunesse qui profite à celui qui est devenu vieux, avant l'âge correspond à l'éternelle jeunesse perdue par celui qui n'a pas encore atteint la vieillesse. Les deux vies de Gilgamesh et de Yayâti se comparent dans leurs oppositions :

GILGAMESH		YAYÂTI
Abusif sexuellement Exercice du droit de cuissage		Limité sexuellement Devayân seule dans son lit
Arrivée d'Enkidu Droit rétabli : sexualité bridée		Après Sharmistha dans son lit : Interdit violé : vieillesse imposée
Enkidu se décompose Quête de l'immortalité		Vieillesse transférée Mille ans de jeunesse et de plaisirs
Immortalité impossible Grand Juge des morts		Vieillesse reprise Ascension au ciel

La conclusion n'apparaît pas dans l'épopée de Gilgamesh mais bien dans l'histoire de Yayâti. Celui-ci monte au ciel auprès d'Indra et les dieux l'honorent. Dans une tablette ninivite tardive, il est écrit, qu'en l'honneur de ses hauts faits, Gilgamesh est devenu régent et grand juge des morts, qu'il siégeait parmi les Anunnaki, divinités infernales qui représentent le conseil des dieux souterrains autour de Nergal et d'Ereshkigal, comparables aux dieux célestes, les Igigi, autour d'Anu. Gilgamesh descend aux enfers ou dans le monde souterrain tandis que Yayâti monte au ciel. Les deux héros obtiennent des séjours absolument opposés. Yayâti frappé par la malédiction ne se compare pas au titre infernal de Gilgamesh, mais au nom de la plante de l'éternelle jeunesse ; le nom sumérien et akkadien en serait : *“le vieillard devient jeune”*. Ce serait une excellente définition du transfert par Yayâti de la malédiction qui l'a vieilli prématurément, sur son jeune fils Pur .

Voyageons rapidement en Malaisie et en Indonésie. La barque des morts y joue un grand rôle. La barque est censée amener les défunts dans leur ancienne patrie qu'ils ont quittée en naissant sur terre. Un tel concept existait chez d'autres peuples, les anciens Germains, par exemple. Or ce voyage est un voyage horizontal, comme le note à juste titre Mircea Eliade. Gilgamesh voyage lui aussi de façon horizontale à la différence de Yayâti qui monte au ciel ou en descend brutalement. Le héros sumérien est voué à une recherche dans l'espace, auprès du Noé mésopotamien, Utanapishtî. La recherche de l'immortalité provient de la découverte angoissante de la mort et du pourrissement du corps d'Enkidu. La barque des morts malaise ou indonésienne est censée emporter l'âme des défunts dans l'autre monde et donc de leur conférer un état qui n'est pas celui du pourrissement, état dépassé par ce voyage en barque exécuté par un chaman. Gilgamesh n'emporte pas l'âme d'Enkidu avec lui, mais la sienne pour trouver le remède à sa propre âme avant que son corps dépérisse. Il ne faut pas oublier qu'Enkidu est un double de Gilgamesh et que sa mort équivaut à celle (évitée dans le mythe) de Gilgamesh. Cette comparaison avec le monde chamanique ne doit pas étonner, car les usages réputés chamaniques ont des traces profondes dans le monde indien et peuvent avoir eu des répercussions chez les Sumériens qui ne nous ont pas laissé beaucoup

d'explications sur leur religion et leur vision des dieux. Mais il est étonnant de retrouver le voyage en barque avec un homme compétent, Urshanabi, pour aller dans l'ancienne patrie d'où les vivants sont censés émaner, le monde des dieux qui les a créés. Ce même Urshanabi aide à passer les eaux mortifères qui séparent le monde des dieux de celui des hommes, image même de la mort à laquelle est assujéti tout être humain ? en outre, et nous le verrons plus loin, mais Gilgamesh a aussi traversé toutes les mers avant de découvrir où habitait Utanapishtî.

Entre Gilgamesh et Yayâti, le sens des voyages n'est pas si différent, Yayâti monte aux cieux ou en descend quand Gilgamesh voyage horizontalement dans l'espace durant sa vie ou descend aux enfers, comme Grand Juge, après sa mort. Cela montre seulement que Yayâti a acquis ce que Gilgamesh recherche désespérément et n'atteint pas, l'immortalité, sous la forme d'une vie bienheureuse dans le paradis d'Indra. Gilgamesh ne peut être immortel à cause de son tiers de chair humaine, tandis que Yayâti obtient son éternelle béatitude par ses mérites accumulés en tant que roi, pourvoyeur d'aumônes et de sacrifices, en tant qu'il a permis le bonheur de beaucoup et enfin par sa vie ascétique.

Aux origines de la vieillesse : combat et pugilat

Nous avons vu qu'Enkidu pouvait remplacer Gilgamesh. La comparaison qui suit fait une grande place à Enkidu, parèdre du roi légendaire. La naissance d'Enkidu parmi les bêtes sauvages a pour but de ramener le roi d'Uruk à une plus grande mesure humaine, conforme au destin que les dieux ont fixé quand ils lui ont fait de Gilgamesh le roi de la ville. Enkidu, créé d'un lopin d'argile vient mettre un terme à l'outrecuidance la plus criante : l'abus sexuel exercé par le roi au titre du droit de cuissage. L'homme sauvage interpelle le roi civilisé pour qu'il redevienne civilisé. Le sauvage devient l'ami du roi et se civilise immédiatement au seul contact des habitants de la ville qui, à son arrivée, lui baisent les mains et les pieds. Mais pour que la vie soit paisible, il faut un combat, entre chefs, entre héros, non pas que l'un ait à prendre la place de l'autre, mais que par l'intervention de l'un, l'autre redevienne un roi policé et vivable. La victoire d'Enkidu est certaine, car le roi ne peut se défaire de l'étreinte du sauvage, mais elle reste très équilibrée, car le sauvage ne peut imposer sa loi au roi. Si Gilgamesh est maîtrisé et plie le genou, il n'est pas vraiment vaincu. L'un avec l'autre, la ville sera équilibrée et ses habitants pourront de nouveau couler des jours paisibles grâce à un roi qui applique la loi et la fait respecter, sans abus de sa part. Cette empoignade qui fait trembler les bases des maisons se rapproche du pugilat entre Devayân et Sharmistha.

Ce portrait de la vie urbaine idéale sumérienne se retrouve dans la ville indienne. Mais ici le roi n'est pas encore l'homme abusif. L'excès résulte plutôt du comportement hautement répréhensible de deux filles, Devayân, fille du chapelain du roi, et Sharmistha, fille du roi

Vrisaparvan. Le combat a lieu entre les deux jeunes femmes à l'incitation d'Indra qui, par un coup de vent, a mélangé leurs vêtements. Les deux filles au plus haut niveau, l'une, fille du brahmane et chapelain des Asuras, et l'autre, fille du roi de la cité, se battent comme deux chiffonnières, l'une pour s'habiller sans tenir compte du vêtement qu'elle revêt, l'autre pour enfiler sa propre robe et aucune autre. Les deux filles se crêpent littéralement le chignon, pour se vêtir conformément à leur désir. L'une, la fille du roi, l'emporte sur l'autre, la fille du chapelain, et la pousse dans un puits, à sec, où elle est abandonnée, considérée comme morte. Les deux récits sont aux antipodes et le résultat du combat est évidemment opposé. Gilgamesh redevint le héros civilisé et le roi conforme aux décrets divins, tandis que les deux filles induisent une nouvelle joute entre leurs pères respectifs.

GILGAMESH et ENKIDU	<i>Mahâbhârata</i>
Enkidu créé à la demande d'Anu, dieu du ciel	Indra mélange les habits des jeunes filles
Enkidu et Gilgamesh s'empoignent	Devayân et Sharmistha se crêpent le chignon
Victoire pas très assurée, mais équilibrée	Devayân jetée nue dans un puits et considérée comme morte
Les deux combattants deviennent amis	Les deux filles deviennent ennemies
Les dieux ravis : l'ordre revient	Devayân et son père furieux : la force du brahmane contestée dans sa fille nécessite forte réparation.

Leur pugilat qui se termine mal est le contraire de l'empoignade entre Gilgamesh et Enkidu. Les deux hommes ne se terrassent pas vraiment et aucun des deux n'a la capacité de défaire entièrement son adversaire. Sharmistha fait tomber Devayân dans le puits d'où cette dernière ne peut remonter seule. Les deux jeunes filles qui vivaient une vie policée en union en tant que proches par les fonctions respectives de leurs pères sont séparées par leur colère d'un moment. Mais comme Gilgamesh et Enkidu, elles devront vivre encore ensemble : Devayân obtient de son père que Sharmistha devienne son esclave, avec ses mille suivantes. C'est l'inverse de l'amitié entre les deux héros sumériens !

L'épopée sumérienne achève son premier tableau sur un roi redevenu civilisé et conforme aux décrets des dieux, accompagné d'un nouvel ami, qui est aussi fort, aussi

puissant et aussi prestigieux que lui. Les murs vacillaient quand ils se battaient dans la rue, mais la démesure des deux héros les entraîne à s'entendre et à s'apprécier. Gilgamesh emmène incontinent son nouvel ami chez sa mère à qui il le présente. Nous ignorons ce que disait la dame des buffles, mais Gilgamesh, dans le morceau de réponse qui nous est parvenu prenait la défense d'Enkidu et l'excusait de son comportement à son égard, car il n'a eu ni père, ni mère : ses cheveux flottaient sur ses épaules, sous-entendu, aucun bandeau ne les serrait, signe d'un homme non civilisé, mais en même temps la chevelure défaite est aussi le signe de la fougue du guerrier. Pour achever la présentation à la mère du roi, les mains des deux héros se joignent. C'est bien l'inverse du drame entre les deux filles indiennes, dont l'une pousse l'autre dans le puits et l'abandonne à son sort. Mais la main tendue existe, elle n'est pas celle de la fille la plus forte, elle est celle du chasseur qui arrive assoiffé et qui vient voir s'il y a de l'eau dans le puits. L'image reste étonnante, puisque l'eau est abondante, les filles et leurs suivantes se baignaient dans le lac quand Indra, sous la forme de Vayu, dieu du vent, a chamboulé tous leurs vêtements. Qu'il n'y ait pas d'eau dans le puits, est une chose, que le chasseur assoiffé se soit dirigé sur le puits sans penser au lac, est une autre chose. Les personnages des mythes ont plus de valeur ou de consistance que les lieux et les circonstances qui les entourent. Les mains tendues n'ont pas le même sens. Plusieurs personnages du récit indien sont nécessaires pour établir la comparaison avec ceux de l'épopée, alors que dans l'épopée sumérienne les personnages sont toujours en nombre très limité.

La suite du récit du *Mahâbhârata*, avec la plainte de Devayân à son père et le lourd paiement infligé par le père au roi Vrisaparvan puis à la fille de ce roi à la demande de la fille du brahmane, n'a pas vraiment d'équivalent dans l'épopée sumérienne. Cette suite justifie la vieillesse subite de Yayâti.

Angoisse devant la mort et vieillesse

La recherche de la jeunesse peut aussi s'apprécier d'un autre point de vue. Après avoir vu la malédiction qui avait rendu vieux Yayâti avant l'âge, malgré sa vie de 10.000 ans et avoir rappelé la recherche par Gilgamesh de la demeure d'Utanapishtî pour savoir comment il avait acquis l'immortalité, il faut vérifier comment les deux rois considèrent l'un la vieillesse subie, l'autre l'immortalité à obtenir.

Les points de départ sont entièrement différents dans les deux épopées : enfants faits à Sharmistha, malgré la défense prononcée par le père de Devayân et mort d'Enkidu. Mort et enfants sont deux termes opposés de la vie, sa fin et son début. L'épopée sumérienne méconnaît les malédictions, si elles ne sont pas prononcées par un dieu – c'est alors un

mauvais destin - alors que le *Mahâbhârata* est rempli de malédictions de brahmanes, que Yayâti redoute et il n'hésite pas à le dire à Devayân qui le réclame pour mari :

On sait qu'un brahmane est plus dangereux qu'un serpent venimeux en colère qui dresse de tous côtés sa tête de feu. (...)

Le serpent venimeux n'en tue qu'un à la fois, par l'épée n'en meurt qu'un à la fois. Mais le brahmane furieux détruit d'un coup des villes entières.

(Mahâbhârata, I 76, 22 et 24 Traduction Schaufelberger et Vincent PUL 2005)

Yayâti enfreint l'interdit de Kâvya UShanas

Sharmistha et Devayân apparaissent dans ce premier mouvement de la comparaison entre Gilgamesh et Yayâti, comme les deux principales protagonistes du récit indien. Si Enkidu incite par deux fois Gilgamesh à agir, Devayân obtient de son père une interdiction d'agir en défaveur de sa rivale, ravalée au rang d'esclave, Sharmistha : Yayâti, son mari se verra interdire de conduire Sharmistha dans son lit, alors que le droit l'y autorise. Sharmistha connaît, elle aussi, le droit et elle insiste auprès de l'époux de sa maîtresse en lui démontrant que l'épouse, l'esclave ou l'enfant ne peuvent rien posséder et que l'interdiction ne pèse pas sur celui qui les a comme épouse ou esclave. Cette interdiction est étonnante car, chez les rois indiens, les esclaves et les suivantes de l'épouse font partie du harem et le roi en use comme il veut. L'exclusion de Sharmistha relève bien d'une interdiction contraire au droit, car elle ne vise pas la personne elle-même, mais un tiers, et quand Kâvya UShanas reprochera son écart à Yayâti et il lui dira qu'il aurait dû s'en tenir à sa parole, ce qui signifie en clair que Kâvya UShanas savait bien que l'interdiction prononcée était contraire au droit et ne pouvait se justifier en l'absence d'une faute propre à Yayâti, et que la faute relevant de Sharmistha ne justifiait pas un interdit prononcé à l'encontre de Yayâti. La crainte devant la colère d'un brahmane était justifiée et la mésalliance à éviter comme il était dans les intentions de Yayâti, qui devait préféré Sharmistha à Devayân

L'angoisse de Gilgamesh devant la mort

Enkidu a rêvé qu'Enlil, au conseil des dieux, avait décidé de sa mort et il a compris que son destin lui ferait bientôt rejoindre les enfers, séjour souterrain, poudreux, morne, obscur, sans lumière. Il en devient triste et sa tristesse est à rapprocher de la dépression qui l'atteint après avoir vaincu Gilgamesh, avant d'aller vers la forêt des cèdres. Mais, Enkidu a commis deux forfaits inexpiables : il a incité, d'une part, à tuer Humbaba et a coupé des arbres dans le domaine de la forêt des dieux et il a immobilisé, d'autre part, le taureau céleste pour que Gilgamesh l'égorge. Enkidu est donc intervenu dans le domaine des dieux. Retenons

seulement que ses trois interventions se situent chacune à un des trois niveaux fonctionnels³ dont, il faut le reconnaître, l'épopée sémite ne tire ni conséquences, ni système.

Gilgamesh voit le corps de son ami Enkidu se décomposer et les vers lui sortir du nez. Il ne veut pas que son propre corps finisse de la même façon. L'angoisse de la mort l'étreint et ne le quitte plus. Il prend la décision d'aller trouver Utanapishti, le héros du déluge, qui a trouvé la vie immortelle, pour lui demander comment il l'a acquise. L'angoisse chevillée au corps peut être l'image de la vieillesse qui étreint Yayâti dès le prononcé de la malédiction par le Kāvya UShanas.

Vieillesse instantanée et immortalité impossible : Kāvya UShanas et Utanapishtî

Gilgamesh pleure son ami mort et veut trouver remède à sa propre mort qui l'angoisse ; Yayâti est désolé d'avoir fait des enfants, selon le droit, à l'esclave de sa femme, et subit la malédiction de vieillesse, prononcée par son beau-père. Mais pour accéder à la comparaison, deux personnages supplémentaires sont nécessaires : Utanapishtî et Kāvya UShanas. Ces deux personnages ont pour but de faire prendre conscience aux deux héros de l'état dans lequel ils vivent. Gilgamesh part dans une course aux confins de la terre où habite celui qui a réussi à gagner l'immortalité ; Yayâti est traîné par une Devayân furieuse devant son père qui condamne le roi, par punition, à vieillir instantanément. Ce que l'un cherche : une vieillesse heureuse et sans fin, l'autre en obtient le contraire sans le rechercher, une vieillesse immédiate comme perte de la jeunesse.

Utanapishtî raconte l'histoire du déluge dont il est le principal héros. Ce récit ne nous retiendra pas bien qu'il comporte le motif de l'immortalité prononcée par Enlil en faveur du Noé sumérien. Utanapishtî apporte seulement par son récit les informations que recherche Gilgamesh mais il ne peut pas lui conférer ce qu'Enlil lui a accordé. Le dieu l'a envoyé vivre dans l'île au-delà de l'embouchure des fleuves, lieu à l'écart du domaine des dieux, aux confins avec la terre des hommes. Utanapishtî ne maîtrise pas l'immortalité qui lui a été conférée en raison de l'ingéniosité d'Ea. Utanapishtî n'est pas le maître de l'immortalité conférée et ne peut donc pas la donner, alors que Gilgamesh n'a pas su l'acquérir ou plutôt n'a pas su s'en montrer digne en ne restant pas éveillé pendant sept jours. L'épreuve est ratée.

UTANAPISHTI

KAVYA

³ La victoire sur Gilgamesh est une victoire sur la sexualité débridée du roi et relève de la IIIe fonction. La victoire sur Humbaba est celle de la lumière sur les ténèbres et appartient à la Ie fonction, tandis que la mise à mort du taureau, qui personnifie la fougue des guerriers est à mettre au compte de la IIe fonction.

Immortalité impossible, épreuve du sommeil	Kâvya maudit Yayâti qui vieillit instantanément
Cadeau offert à Gilgamesh par Utanapishtî : Plante d'éternelle jeunesse	Lui permet de transférer sa vieillesse à un autre Yayâti transfère sa vieillesse sur son fils P ru
Roi baigné et heureux de son cadeau qu'il essaiera sur un vieillard	Profite de mille années de jeunesse avec les plaisirs qu'il n'a pas eus avec Devayân
perte de la plante d'éternelle jeunesse	Rend la jeunesse à son fils, donne son royaume
Gilgamesh retrouve sa ville	Part dans la forêt en ascète

Le monde indien vit dans un autre domaine, car les brahmanes, et les kavis⁴ encore plus, possèdent des pouvoirs dignes de ceux des dieux sumériens. La parole d'un brahmane ne saurait pas ne pas avoir effet. Kâvya UShanas, chapelain des Asuras, a d'autres pouvoirs encore plus grand, puisqu'il peut ramener à la vie ceux qui sont morts et qu'il est aussi maître de la vieillesse et de la jeunesse. Il impose à Yayâti la vieillesse en punition du viol de sa parole, contraire à la loi. Comme Utanapishtî a offert un cadeau à celui qui venait de si loin, Le Kâvya accepte un adoucissement à sa malédiction : Yayâti pourra la transférer sur qui il voudra, il suffira de penser à lui avec affection. C'est pourquoi Yayâti peut transférer sa vieillesse sur le dernier de ses enfants qui accepte, Purû. Ce transfert s'accompagne en outre d'une bénédiction pour celui qui acceptera : il sera roi et aura de nombreux descendants.

Ces deux personnages sont opposés, l'un ne pouvant conférer ce qu'il a reçu et l'autre étant maître de la vie et de la mort, de la jeunesse et de la vieillesse. Utanapishtî est devenu immortel, comme peut l'être le Kâvya, qui ressuscite les Asuras morts dans leurs combats contre les dieux. Par son immortalité, Utanapishtî ignore la vieillesse et connaît une éternelle jeunesse, alors que le Kâvya commande l'une et l'autre. Ce que l'un a reçu et ne peut donner, le héros vient le quémander, ce dont l'autre bénéficie en tant que pouvoir⁵, le héros cherche à l'éviter et en est l'objet, bien contre son gré.

Un mythe sémitique proche de la vieillesse redoutée : Keret

Ce mythe qui nous vient d'Ougarit comporte plusieurs tableaux dont les premiers ne nous retiendront pas. Néanmoins, on peut tenter de résumer succinctement ces débuts, malgré les nombreuses lacunes, qui masquent l'enchaînement des événements. Le mythe commence :

⁴ Les kavis possèdent des pouvoirs encore plus grands que ceux des brahmanes. Faut-il y voir une forme de chamanisme originel ou emprunté ? (cf. Dumézil Mythes et épopées II)

⁵ Cette partie de l'histoire du Kâvya UShanas ne nous sera pas traitée ici, mais, par un subterfuge, un de ses disciples obtient le pouvoir de ressusciter les morts. Cf. *Mahâbhârata*, I 71 Traduction Schaufelberger et Vincent, 2005 PUL, tome III.

Keret n'a pas d'enfant et prie le dieu El de lui en donner. En songe, il voit ce qu'il doit faire. Il prend une armée nombreuse et va assiéger la ville d'Udum. Le roi Pabil, qui y règne, est effrayé par un tel déploiement de forces, puis rassuré quand Kéret lui demande seulement la main de sa fille aînée, Hurray, la belle unique. De ce mariage naissent huit enfants, selon ce qu'avait déclaré El.

Dans la seconde partie nous comprenons que le roi est tombé malade. La cause de la maladie n'est pas éclaircie du fait des colonnes illisibles ou qui ne contiennent que les premiers mots de chaque ligne. Keret aurait fait un vœu à la déesse Athirat et ne l'aurait pas exécuté. C'est une supputation plus qu'une certitude. Cependant,

le roi tombe malade, au point qu'il est incapable de gouverner. La maladie du roi est mise en relation avec une épidémie et une sécheresse qui devrait cesser après que se sera déroulée une cérémonie dans la demeure de Baal sur le mont Saphon. A la demande de Keret, Hurray invite de nombreuses personnes, mal déterminées, en trois banquets successifs. Un démon (?) ou une personne non identifiable semble y prononcer l'oraison funèbre du roi qui devrait mourir incessamment. Pourtant, Keret demande à un de ses fils, d'aller chercher sa sœur Octavie⁶, (la huitième) pour participer à un sacrifice, dans la maison de Baal, sur le Saphon⁷. Mais, devant le comportement de son frère, elle comprend que son père est à la dernière extrémité et elle accomplit divers rites et prononce une lamentation funèbre.

Le troisième tableau, qui nous intéresse ici, nous montre le pays au plus profond de la sécheresse et devant la famine qui se profile sous peu. Le dieu El intervient, pour un motif inconnu car les lacunes des tablettes ne nous permettent aucune interprétation suffisamment précise : sacrifice accompli par Octavie dans la demeure de Baal sur le Saphon ? prière de Keret ? ou autre ?

La sécheresse règne et les réserves s'épuisent. El tient un conseil des dieux pour la guérison de Keret mais n'obtient pas d'aide, aussi il crée un démon et l'envoie au travers des plaines et des villes guérir Keret dans sa chambre. Le démon arrache le mal qui est sur la tête de Keret, le lave de sa sueur, lui ouvre la gorge à la nourriture. Yassib, l'aîné des fils destiné à lui succéder, vient au palais voir son père Keret, dont il ignore la guérison, et lui rappelle ses devoirs envers son peuple, qui dépérit en raison de son incapacité à régner du fait de sa maladie. Le fils manifeste sa ferme intention de s'asseoir lui-même sur le trône dès maintenant sur le trône et demande à son père de le quitter. Keret l'a compris, qui le maudit.

⁶ Le nom ougaritique est Thitmanat, ce qui signifie exactement la même chose qu'Octavie, la Huitième.

⁷ Montagne au Nord d'Antioche, et réputée être la demeure de Baal.

Le texte du mythe s'arrête à cet endroit d'une manière abrupte, les tablettes sont illisibles ou manquantes.

Keret apparaît comme la figure symbolique du roi d'origine divine et, à l'inverse de Yayâti, il n'a pas d'enfants et prie le dieu El pour en avoir. La femme est donnée par le dieu qui indique où la chercher. La démarche militaire dans le royaume voisin s'assimile au roi qui, au centre du monde, domine toute la périphérie. Keret la domine puisque le roi voisin a très peur devant la puissance de son armée. Plus tard, le roi tombe malade et sa maladie empire. Il demande à son épouse de convier les gens de son peuple, ou d'autres (?) en trois banquets successifs et distincts. Ces trois banquets, qui ont certainement une connotation trifonctionnelle invérifiable dont le mythe ne semble pas tirer de conséquences, comportent apparemment une lamentation funèbre sur le roi malade. Mais la suite du récit nous ramène à la jeunesse et à la vie. Le roi malade et considéré comme quasiment mort peut se concevoir comme étant le sujet d'une vieillesse irrémédiable qui conduit à la mort. Les mythes sémitiques sont rebelles aux malédictions, telles que les brahmanes en prononcent. Ces paroles indiennes qui ne sauraient pas ne pas avoir effet sont alors le fait des dieux sémitiques. L'intervention d'El guérit le roi Keret. El lui a envoyé le démon qu'il a créé et qui passe par les plaines et les villes. Ce démon est entré dans la chambre du roi, il lui a ôté le mal de sur sa tête. Keret retrouve la santé et, on peut supposer que Keret perd ses cheveux blancs et qu'il retrouve sa chevelure noire. La vieillesse présentée comme une maladie disparaît : le démon le lave de sa sueur, lui ouvre la gorge à la nourriture. La guérison de Keret équivaut à l'inverse de la malédiction de Kâvya UShanas. Le jeune devient vieux et le roi malade (atteint par la vieillesse) redevient jeune et guéri.

Ce que nous possédons du mythe se continue de façon étonnante, avec la visite du fils aîné, Yassib, désigné déjà par tous lors des banquets, comme le successeur de Keret. Cette suite est étonnante parce qu'elle correspond, mais inversée au transfert de la royauté par Yayâti en faveur de Pur. Keret est redevenu apte à régner alors que son fils aîné l'ignore. Cependant ce dernier vient le trouver et lui tient le discours suivant :

*En cas d'incursion, tu t'enfuis
Tu te réfugies dans les montagnes,
Tu as laissé choir ta puissance sous les coups du malheur ;
Tu ne défends pas la cause de la veuve,
Tu ne rends pas justice au malheureux,
Tu ne chasses pas ceux qui dépouillent le pauvre,
Devant toi, tu ne fais pas manger l'orphelin,
La veuve est derrière ton dos.*

(Caquot, Sznycer, Herdner, Textes ougaritiques, Paris 1974, Les éditions du Cerf)

C'est un discours renversé par rapport à celui tenu par Yayâti à Brahmâ : c'est une description négative qui va à l'encontre de ce que Yayâti annonçait à Brahmâ quand il a transmis son royaume à son fils Pur : Keret est d'autant plus mauvais qu'il ne résiste pas sur le plan militaire, qu'il bafoue la justice et qu'il ne donne pas à manger aux orphelins. Yayâti prétend qu'il a donné à son fils un royaume régulièrement gouverné conformément au droit, au dharma. Yassib reproche au roi son état qui lui interdit un bon gouvernement : le roi malade est un mauvais roi, il se plaint aussi que le royaume est délaissé, par son impuissance, et que la sécheresse est due à son incapacité à régner et qu'il délaisse les veuves et les orphelins.... Ce mythe rapporte la description des trois fonctions sans les nommer et sans en tirer de conséquence.

	Yayâti	Keret
<i>Malédiction/bénédictio n</i>	Deviend vieux par malédiction	A huit enfants de Hurray
<i>Vieillesse</i>	Transfert sa vieillesse	Tombe malade
<i>Gouvernement</i>	Règne de 1000 ans avec la jeunesse retrouvée	Incapable d'assumer le gouvernement du pays
<i>Jeunesse et santé</i>	Rend sa jeunesse à Pur	Recouvre la santé
<i>Royaume</i>	Lui donne le royaume	maudit son fils qui veut son trône

Yassib n'a de cesse de chasser un peu plus vite le vieux roi encore place, comme un fils pressé de prendre la place de son père. Loin de vouloir accepter la mort de son père ou, prendre sa vieillesse, Yassib cherche à ravir le trône immédiatement. Il agit ainsi à l'inverse de Pur , qui supporte la vieillesse paternelle pendant mille ans avant de recouvrer sa jeunesse et de régner de surcroît. Il nous est impossible d'aller plus loin, car le mythe ougaritique s'arrête brusquement avec la malédiction paternelle. Nous ne possédons pas la suite.

Le fils pressé de prendre la place du père sur le trône nous ramène aux histoires bibliques d'Absalom ou d'Adonias, pressés chacun à leur tour de succéder à leur père David, trop vieux à leur goût et incapable de gouverner. David meurt, alors que Keret continue de régner. De façon étonnante nous retrouvons dans cette portion de mythe ougaritique des éléments contenus dans le *Mahâbhârata*. D'autres éléments rappellent aussi la mort d'Enkidu décidée par les dieux sumériens et sont composés selon le même schéma.

Perte de l'immortalité et chute du paradis

Entre la recherche de la jeunesse et la chute de Yayâti, il n'y a pas de suivi possible dans l'épopée sumérienne, car les éléments sont toujours contenus au même endroit : la visite

chez Utanapishtî, et font référence à la mort de Humbaba et du taureau céleste. La vieillesse de Yayâti, dans le *Mahâbhârata*, justifie son retrait dans la forêt et son comportement ascétique.

Chute et Angoisse

Yayâti, dans le paradis d'Indra, est questionné par Indra : « *Qui peut t'égalier en mérites ?* » Le dieu peut sans danger s'adresser à l'homme qu'il a accepté dans son paradis en raison des immenses mérites qu'il a acquis dans les trois fonctions. Il n'a pas besoin de prendre de précautions. A la réponse de Yayâti, la décision est sans appel : « *Tes mérites ont fondu, à toi maintenant la chute !* » (*Mahâbhârata I, 83, 3*) L'orgueil incommensurable de Yayâti devant les mérites qu'il a accumulés lui fait perdre sa place au paradis d'Indra auquel il avait été admis sur son seul renom. Yayâti obtient seulement de tomber sur terre, parmi des gens de bien. Dans sa chute, il se dirige vers quatre rois qui lui offrent leurs propres mérites et le font retourner au ciel d'Indra. Gilgamesh n'a pas atteint le ciel, au contraire, plus tard, il siègera parmi les Anunnaki, ces divinités souterraines, dont il sera Grand Juge. Mais le siège infernal de Gilgamesh n'est pas une chute. Il ne rencontre personne qui le fasse tomber à cause de son orgueil ; celui-ci est démesuré sur terre et la créature d'Enlil est restée vivante à la demande expresse du dieu. La mort et la pourriture du corps de son ami Enkidu créent en Gilgamesh une angoisse prégnante et insurmontable. C'est pourquoi, il parcourt le monde pour aller voir Utanapishtî, pour savoir comment il a obtenu d'être immortel. Gilgamesh traverse la steppe, car le plat pays entre les deux fleuves n'a pas de comparaison possible avec les hautes montagnes de la chaîne himalayenne d'où coulent plusieurs fleuves imposants, Gange et Yamunâ, il traverse aussi toutes les mers et des fleuves nombreux. Si Yayâti tombe vers des hommes de bien comme il a eu le temps de l'obtenir en étant chassé du paradis d'Indra, Gilgamesh se heurte aux animaux sauvages qu'il déchire, qu'il mange et qu'il dépouille pour se vêtir. Dans son voyage qui aboutit aux confins de la terre, Gilgamesh y rencontre quatre personnages, dont le premier est double : les hommes scorpions, en couple homme et femme, puis la tavernière Siduri et le nocher Urshanabi, enfin Utanapishtî, lui-même. Ce sera alors la perte définitive de l'immortalité et de l'éternelle jeunesse.

GILGAMESH	YAYÂTI
Gilgamesh angoissé devant la mort de son ami	Yayâti orgueilleux au paradis d'Indra
Angoissé, Gilgamesh parcourt la steppe	Indra le chasse, chute de Yayâti
Hommes scorpions, Siduri, Urshanabi, Utanapishtî	Yayâti bénéficie des mérites des quatre rois

Quatre personnages

Yayâti, dans sa chute, rencontre quatre rois et Gilgamesh parle à quatre personnages après avoir atteint les confins du monde des humains. Quatre rois voient Yayâti tomber et se demandent quel est cet être lumineux et brillant comme le soleil qui arrive vers eux. Dans une variante, Yayâti tombe parmi quatre rois en train d'offrir un sacrifice, en se guidant au parfum de l'oblation (*Mahâbhârata*, op. cit. I, appendice 52) ou selon une autre version (*Mahâbhârata*, op. cit. V 119), en saisissant le fleuve de fumée qui en montait, reliant la terre au ciel. Une autre variante présente encore Mâdhavi, sa fille, arrivant inopinément au milieu d'un sacrifice du cheval, l'ashvamedha, sacrifice royal par excellence, et elle aperçoit son père, qu'elle reconnaît suspendu en l'air. Elle dit à ses quatre enfants qu'il est son père et leur grand-père. Quand l'un d'eux déclare qu'il a été chassé du ciel, elle offre immédiatement (tous) les mérites qu'elle a obtenus et dit que ses enfants doivent lui faire un don. Les sages répondent qu'ils offrent tous leurs biens et Yayâti remonte au ciel.

Les quatre rois regardent cet homme plus lumineux qu'un messager du ciel, à l'éclat semblable à celui de la flamme, ils lui demandent d'où il vient et qui il est. Les quatre hommes se nomment : Astaka, Pratardana, Vasumanas et Shibi, et sont rois tous les quatre. Leurs qualités sont importantes : Astaka est un maître des sacrifices, qu'il fait offrir, Vasumanas est riche en tout bien et fait de grandes aumônes, Pratardana possède la gloire propre aux lignées guerrières, Shibi, n'a jamais menti et a toujours été dans la vérité. Chacun d'eux offre ses propres mérites à Yayâti pour qu'il retourne au ciel. Cinq chars d'or alors apparaissent, brillants comme l'éclair et chaque homme monte dans l'un d'eux. Quand le char de Shibi dépasse celui de tous les autres, Yayâti leur révèle qu'il est leur grand-père maternel, qu'il a conquis toute la terre et qu'il s'est retiré dans la forêt. Ces quatre rois rassemblés ne pouvaient pas ne pas offrir un sacrifice, non précisé, en raison de leur participation commune, qui explique leur présence simultanée en ce même endroit. La version indiquant que Yayâti se saisit du fleuve de fumée introduit un élément de cohérence plus visible, plus matériel et sans doute plus récent.

Gilgamesh sur son chemin vers Utanapishtî rencontre quatre personnages qui le mettent sur la route jusqu'à Utanapishtî. Les deux hommes scorpions, la tavernière Siduri se trouvent à chaque bout du tunnel qui s'enfonce sous les monts jumeaux, Urshanabi et Utanapishtî sont les deux hommes qui ont réussi à survivre au déluge. Ces personnages sont chacun à un endroit décisif sur la route vers l'embouchure des fleuves, là où se termine le monde des humains et où commence le monde des dieux. Les hommes scorpions indiquent le tunnel sous

les monts jumeaux, passage ténébreux et sans lumière, Siduri, à la sortie du tunnel, montre l'homme qui pourra faire traverser la mer mortifère, et qui se proposera de mener le héros jusqu'à l'île où demeure Utanapishtî. Si chacun de ces personnages ne possède pas apparemment de qualités comparables à celles des quatre rois indiens, ils sont tous les quatre placés sur le chemin à un moment décisif du voyage de Gilgamesh. Les hommes scorpions indiquent le tunnel qui est une épreuve de mort par ses ténèbres qu'aucun homme n'a jamais franchies. La tavernière montre Urshanabi, le seul apte à emmener Gilgamesh de l'autre côté de la mer aux eaux mortifères. Ces deux derniers sont aussi des épreuves puisque Gilgamesh doit justifier son attitude vis-à-vis de Siduri qu'il effraie, et en cassant ceux de pierre, il diminue ses chances d'accéder à l'île où demeure Utanapishtî et il doit se soumettre aux ordres d'Urshanabi, qu'il a cherché à effrayer auparavant. A l'inverse de Yayâti, qui bénéficie du bon vouloir immédiat des quatre rois qu'il rencontre dans sa chute vers la terre, Gilgamesh doit faire montre de son courage et de sa détermination, pour acquérir l'immortalité.

Si, selon les variantes, les quatre rois indiens qui voient Yayâti tomber du ciel participent à un sacrifice, Gilgamesh est parvenu aux portes du monde des dieux, où les sacrifices sont désormais inutiles. Les quatre rois indiens sont les petits-fils de Yayâti par sa fille Mâdhav, dont le nom signifie ivresse, l'ivresse du pouvoir que représente sa fille dans son aventure en faveur du brahmane Gâlava. Gilgamesh ne présente aucune ivresse, mais un trouble tel qu'on pourrait croire qu'il est ivre ou hors de son état normal : son état de fatigue et son habillement de peaux de bêtes le font prendre pour un homme hors de sens, ivre. La tavernière Siduri s'enferme dans son estaminet devant le visage de cet homme dont l'angoisse apparaît comme chevillée au corps et lui défigure les traits.

GILGAMESH	YAYATI
Voyage horizontal d'ouest en est ⁸	Chute, de haut en bas
Va à la rencontre des personnages	Rois rassemblés s'interrogent sur cet homme
RACONTE son histoire	DONNE des conseils
ECOUTE les discours sur la mort	EXPOSE comment acquérir les mérites
FAIT MONTRE de ses qualités	BÉNÉFICIE des mérites des rois rassemblés

Devant ces hommes de biens rassemblés devant lui, Yayâti explique brièvement la perte de ses mérites et entame un discours de sagesse pour expliquer comment accumuler ces mêmes mérites pendant la vie sur terre, puisque cette vie devra devenir la sienne et son séjour inférieur depuis qu'il a été chassé du paradis d'Indra. Gilgamesh n'est pas au paradis, qu'il ne

⁸ Le débouché du tunnel sous les monts jumeaux ramène au point de départ de la course du soleil à l'est. Mais, comme Hercule allant au jardin des Hespérides, Gilgamesh traverse au préalable toutes les mers et donc visite toutes les terres avant d'arriver aux monts jumeaux.

le connaît pas, mais il recherche l'homme qui a obtenu l'immortalité et aimerait l'obtenir pour lui aussi. Notons que l'île où demeure Utanapishtî n'est pas le paradis, mais au contraire une île éloignée du domaine où vivent les dieux, tout autant qu'une proximité avec ce même domaine auquel elle jouxte, sans plus appartenir au monde des humains et mortels. Gilgamesh explique alors à chaque rencontre son voyage, son air fatigué, angoissé et semblable à celui d'un homme ivre ainsi que le but de sa quête. Alors que les rois qui voient Yayâti tomber du ciel l'interrogent sur ce qu'il est, c'est Gilgamesh qui interroge sur ce que les autres peuvent lui indiquer. Celui qui a perdu l'immortalité et le paradis d'Indra, s'oppose à celui qui court après l'immortalité qu'il ne sait comment acquérir.

Immortalité perdue et paradis retrouvé

Si Yayâti remonte au ciel Gilgamesh reste humain et mortel. Cette partie de la comparaison s'appuie principalement sur les divers discours tenus par Yayâti ou son alter ego sumérien qui jouit lui aussi de l'immortalité, Utanapishtî. Gilgamesh s'apparenterait plus, de ce point de vue, aux quatre rois qui voient Yayâti tomber du ciel. Les deux types de discours sont à l'opposé : Yayâti vient de l'éternelle béatitude ou du séjour des dieux que nous assimilerons à l'immortalité, à titre de simplification et il explique comment gagner le ciel ; Gilgamesh est un homme et écoute des discours qui lui parle de l'homme et de sa nature mortelle. Yayâti parle sur ce qu'il a perdu tandis que Gilgamesh écoute parler de ce qu'il ne peut éviter : la mort. Nous sommes aux antipodes dans ces deux récits qui pourtant, par cette opposition flagrante, méritent comparaison. Yayâti et Utanapishtî bénéficie de l'immortalité conçu sur deux modes différents, selon l'énoncé que chaque épopée retient. Pour le *Mahâbhârata*, les divers paradis sont autant de mode d'immortalité ou de récompense des mérites, selon une tonalité positive ou négative ; pour l'épopée sumérienne, l'immortalité récompense Utanapishtî et sa femme pour leur fidélité aux dieux et la vie qu'ils ont su préserver en obéissant aux ordres et suggestions du dieu sage, Ea/Enki. Les petits-fils de Yayâti héritent eux aussi de l'immortalité grâce au mérite supplémentaire qu'ils acquièrent en faisant don de leurs propres mérites en faveur de leur grand-père pour que ce dernier regagne le ciel. Alors que ces hommes ne recherchent pas l'immortalité, ils l'acquièrent en aidant leur grand-père, sans savoir qu'il est leur grand-père, Gilgamesh, au contraire, recherche l'immortalité pour lui-même et ne peut pas l'obtenir.

Deux types de discours nous retiendront : le discours de Yayâti sur l'orgueil et la bonne conduite et le discours d'Utanapishtî sur la mort. Les deux discoureurs ne parlent pas le même langage et visent des fins différentes : Yayâti propose une vie pleine de mérites pour entrer dans les paradis divins, les divers mondes célestes, Utanapishtî discourt sur la mort et son inévitable appartenance à la vie des hommes.

Yayâti discours sur les mérites

Pendant sa chute, Yayâti ne parle pas de la raison précise qui lui a valu d'être chassé immédiatement du ciel, il pérore sur les mérites et l'orgueil qui les fait perdre, sans véritablement indiquer son propre orgueil qui l'a perdu et dont il n'a pas compris l'insupportable situation qu'il créait au ciel. Sa réinsertion dépendra des mérites acquis par des tiers et son retour au ciel nous fait voir la perfection du roi comme a pu la réaliser sur terre Yayâti, dans sa courte conversation avec Brahmâ :

Yayâti dit : *Comment cela [mes grands mérites] a-t-il pu s'évanouir si vite, provoquant ainsi ma chute ? (...)*

Brahmâ dit : *Les mérites que tu as acquis en faisant prospérer tes sujets pendant des milliers d'années et en offrant une multitude de sacrifices et de dons,*

Ils se sont évanouis à cause de la faute qui a provoqué ta chute. Ton orgueil, ô roi, t'a fait déchoir devant les habitants du ciel. (...)

(Mahâbhârata V, 121, 12...14, traduction Schaufelberger et Vincent, PUL, 2005)

Les mérites de Yayâti ont profité non seulement à lui personnellement, mais bien plus encore à ses nombreux sujets qu'il a fait prospérer, en bonne récolte et en bétail abondant, mais ces deux marques d'abondance reflètent aussi la qualité et la fidélité au dharmâ d'un roi qui sait récompenser les bons et punir les méchants. Voyons la chute

Après avoir indiqué qu'il est déchu du ciel, Yayâti entame un discours sur l'orgueil, et la nécessité de méditer de son vivant même :

L'orgueil est un mal. (...)

*Celui qui s'efforce de méditer utilement,
celui-là a la connaissance de son vivant même.**

Si les vivants connaissent le bonheur ou le malheur,

Cela ne résulte pas de leur propre volonté mais du destin. (...)

Pourquoi souffrir du malheur ou se réjouir du bonheur ?

Le sage sait rester égal et constant.

Il pense en lui-même : c'est le destin qui commande.

* voir note des traducteurs

(Mahâbhârata ibid. I 84, 6...8, traduction Schaufelberger et Vincent, PUL, 2005)

Ensuite Yayâti raconte son séjour dans le ciel d'Indra. Le discours se continue au profit d'Astika, le roi qui l'interroge. Yayâti a été roi sur toute la terre et y a habité l'espace de mille années, ces mille années pendant lesquelles il a joui de la jeunesse que lui a transmise

son fils Purû.⁹ Puis il continue en mentionnant sa vie céleste et son admission au séjour des dieux, quand il entendit la voix lui déclarer : “Disparais !” mais il n’en donne pas le motif, bien qu’il ait parlé préalablement de l’orgueil. En réponse aux questions d’Astika, Yayâti ne mentionne pas vraiment son orgueil incommensurable qui lui a fait perdre le séjour des dieux. L’homme qui a perdu ses vertus retourne vers l’enfer terrestre, le cycle des réincarnations très vraisemblablement, car Yayâti entame un exposé sur le sperme qui rejoint la matrice, la féconde et l’homme renaît dans une bonne matrice pour les bons, dans une mauvaise pour les méchants. Astika souhaite alors savoir ce qu’il faut privilégier pour atteindre les mondes meilleurs :

*L’ascèse, la générosité, le renoncement, la discipline,
La modestie, la sincérité, la compassion envers tous,
Toutes ces qualités, l’orgueil les détruit.
“L’homme vit toujours dans l’obscurité” disent les sages.
S’il a étudié et pense que son savoir d’érudit éclipse les autres,
les mondes heureux lui sont fermés. (...)
l’orgueilleux ne peut connaître la joie, (...)
Ils [les sages] ont obtenu dans ce monde-ci et dans l’autre
la sérénité parfaite.
(Mahâbhârata I 85, 22...27, traduction Schaufelberger et Vincent, PUL, 2005)*

A la question de savoir comment on monte au ciel, Yayâti dépeint en quelques traits la vie de l’étudiant brahmanique, qui doit être ferme, discipliné, attentif et obéissant à son maître, et celle de l’ermite : qu’il soit dans la forêt ou dans le village, l’ermite se suffit à lui-même, s’il renonce au péché. C’est alors que les quatre rois veulent savoir pourquoi cet être “plein de jeunesse et resplendissant de beauté” vient du ciel. Ils cèdent tous les quatre leurs propres mérites à celui qui, privé des siens et tombant vers l’enfer terrestre, voit sa chute arrêtée pour qu’il remonte au ciel.

Un dernier apologue parmi ces discours a trait au char de Shibi qui prend la tête des cinq chars d’or qui sont apparus subitement dans le ciel. Le char de Shibi dépasse tous les autres et Yayâti en dévoilant qu’il est leur grand-père maternel à tous les quatre explique à Astika que Shibi a tout donné :

*Générosité, ascèse, honnêteté, justice,
Modestie, fortune, indulgence, douceur, patience,
Voilà les qualités de ce roi incomparable,*

⁹ Yayâti règne dix mille ans, mais cette considération de durée ne doit pas nous cacher qu’elle n’est qu’une expression de la longévité et de la perfection du roi, dont seules les mille années de jeunesse retrouvée et de royauté idéale, représentent une réalité incontournable.

Bienveillant de plus, sans oublier l'intelligence

(*Mahâbhârata* I 88, 19, 23 Traduction Schaufelberger et Vincent, PUL 2)

Le discours de Yayâti sur les mérites et la vie du sage est alors complet car l'offre des quatre rois de conférer l'intégralité de leurs mérites à leur grand-père maternel est l'expression même de ce qu'il vient de leur prôner.

Utanapishtî discours sur la mort

La perte de l'immortalité résulte pour Gilgamesh de l'épreuve du sommeil qui s'achève sur un échec. Mais les discours qui précèdent sont plus importants, car en découle l'épreuve du sommeil qui constituera la démonstration que Gilgamesh reste bien un mortel. Déjà dans un fragment de Berlin, publié par Meisner, Gilgamesh répond à Shamash : « *En enfer, une immense inaction, un sommeil interminable.* » (Bottéro, épopée, p 256) Dans ce même fragment, la tavernière Siduri lui tient un discours sur la mort sur le sort des humains. Après que Gilgamesh lui a expliqué les raisons de son état d'anxiété, elle lui répond que la vie sans fin n'appartient pas aux hommes. Les dieux ont assigné la mort aux hommes et se sont réservé la vie. Il convient de faire la fête, de s'amuser et :

Accoutre-toi d'habits bien propres, lave-toi, baigne-toi,

Regarde tendrement ton petit qui te tient par la main,

Et fais le bonheur de ta femme serrée contre toi.

Car telle est l'[unique perspective des hommes(?)]

(Bottéro Epopée, p 258)

Le second discours qui mérite d'être retenu est celui tenu par Utanapishtî. Le discours parvenu est malheureusement restreint car la tablette est illisible. Il semblerait qu'Utanapishtî ait exhorté Gilgamesh à se préoccuper des besoins de son peuple, lui ait rappelé les devoirs du roi et qu'au lieu de se tracasser, il ferait mieux de retourner chez lui car sa quête est vaine. (cf. *Bottéro, Epopée p 180*). La suite du discours nous invite à des considérations sur la mort :

La mort que personne n'a vue,

dont nul n'a aperçu le visage

ni entendu la voix,

la mort cruelle qui brise les hommes. (...)

[...] Et que les grands dieux rassemblés ;

Mammîtû, la faiseuse de destin, a arrêté les destinées avec eux,

Ils nous ont imposé la mort comme la vie,

(Nous) laissant ignorer(seulement) le moment de la mort.

(Bottéro, *ibid.* pp. 181 et 182)

La quête de Gilgamesh est inutile, faut-il retenir, car il n'est pas possible de vivre comme des dieux sans l'accord des dieux. Ce dernier point apparaît comme la conclusion du récit du déluge d'Utanapishî. Quand commence le récit, Gilgamesh fait remarquer à Utanapishî qu'il est pareil à lui, mais qu'il est couché sur le dos, dans le farniente. Arrivé sur la montagne à la fin du déluge, Utanapishî a brûlé des parfums et fait un sacrifice, dont l'odeur a attiré les dieux. Les dieux attroupés se sont mis à délibérer sur le sort des habitants du bateau :

*Enlil monta sur le bateau,
me prit la main et me fit monter avec lui,
il fit aussi agenouiller ma femme près de moi.
Il nous toucha le front, et, debout entre nous, nous bénit : (...)
Désormais, lui et sa femme, seront semblables à nous les dieux !*
(Bottéro, *ibid.* p. 197)

L'échec de la dernière épreuve va occasionner le renvoi de Gilgamesh qui ne peut plus rester avec Utanapishî dans son séjour à l'embouchure des fleuves. Utanapishî donne aussi congé à Urshanabi qui ne peut plus venir le voir puisque ceux de pierre sont brisées et lui demande de baigner Gilgamesh et de lui ôter ses dépouilles qui ne le rendent pas digne de son état :

*Prends-le avec toi pour l'emmener au bain (...)
Et son beau corps sera tout rafraîchi, !
Il se mettra un bandeau neuf à la tête,
Et se revêtira d'une tenue d'apparat
Avant de retrouver le chemin pour regagner sa ville
Sa tenue doit rester neuve et intacte.*
(Bottéro *ibid.* p 200)

La mort est inévitable et Gilgamesh qui possède un tiers de chair humaine ne peut faire exception. A la différence de Yayâti qui a régné en roi parfait et a accumulé les mérites, Gilgamesh est, nous dit Utanapishî :

*Toi que les dieux ont fait de substance divino-humaine,
qu'ils ont traité (lire : ont agi) comme ton père et ta mère (...)
(Les dieux) en leur conseil t'ont assigné (?) un trône [] !*
(Bottéro *ibid.* p 180)

Il faut remarquer que si Yayâti remonte au ciel grâce aux mérites de ses petits enfants ou des siens, Gilgamesh retourne chez les siens grâce à la prévenance d'Utanapishî. Yayâti fait de nouveau un voyage vertical, vers le ciel, tandis que Gilgamesh fait lui aussi de nouveau un voyage horizontal qui le ramène à sa ville, par un chemin qui ne nous est pas décrit.

Deux types de discours parallèles

Si Gilgamesh, à chacune de ses rencontres, selon un procédé propre à l'épopée sémite, reprend le même discours que le précédent, les réponses sont parallèles, mais comportent des différences. Les discours aux hommes scorpions et à la tavernière bien qu'ils ne nous soient pas parvenus complètement, reprennent, raccourcies sans doute, les mêmes images que celles dépeintes à Urshanabi et Utanapishî. Gilgamesh décrit ses exploits antérieurs, ses voyages à travers la steppe et toutes les mers. Il a tué des animaux sauvages pour manger et s'est vêtu de leurs peaux. Yayâti a régné conformément au droit, au dharmâ, et s'est acquis des mérites innombrables, en régnant sur toute la terre et en favorisant les bons et en punissant les méchants. Comme Yayâti a régné sur toute la terre et est tombé du monde des dieux, Gilgamesh a parcouru toute la steppe, c'est-à-dire la terre plane et vague qui entoure le centre où il gouverne, et a également traversé toutes les mers pour découvrir la demeure du Lointain, Utanapishî, qui vit dans le domaine des dieux.

L'angoisse se tient chevillée au corps de Gilgamesh, Yayâti possède un autre sentiment, celui de l'orgueil, puisque rien ne peut l'égaliser dans ses mérites. La recherche angoissée du héros sumérien est l'image de l'orgueil inattendu chez ce roi du monde qui a partagé si dignement la terre entre ses enfants et qui a été la cause du bonheur de tant de sujets. La chute de l'un n'est que l'angoisse de l'autre, car Gilgamesh n'a plus visage humain après son éprouvant trajet à travers steppes et mers pour trouver la demeure du Lointain. L'orgueil provoque la chute verticale d'un être brillant comme l'angoisse entraîne la course d'un homme comme ivre à travers l'espace du monde pour y trouver un remède à son angoisse.

	GILGAMESH	YAYATI
<i>Discours</i>	Exploits et voyages à travers steppes et toutes les mers	Excellent roi, plein de mérites, sur toute la terre
	Chasse des bêtes sauvages à travers la steppe	Délectation dans la demeure d'Indra
	Angoisse chevillée au corps	Orgueil, cause de la chute
<i>Rencontres</i>	Personnages du bout du monde : Hommes scorpions, tavernière, nocher et Utanapishṭī	Quatre rois terrestres, et familiers : Astika, Vasumanas, Pratardana et Shibi
<i>Questionneurs</i>	indiquent le moyen d'aller plus loin : inanité de la quête : l'homme est mortel	Offrent leurs mérites, s'efforcent de le convaincre d'accepter pour remonter au ciel
<i>Conseils</i>	Les dieux t'ont assigné un trône	Roi plein de mérites
	La mort appartient aux hommes Demeure en gaieté, fais la fête	Accepte nos mérites et arrête ta chute
<i>Réponse du héros</i>	Part franchir la nouvelle épreuve : Tunnel, mer, sommeil	Il faut vivre sagement Refuse les dons, n'est pas quémandeur
<i>Conséquences</i>	Immortalité impossible	Cinq chars d'or qui apparaissent
	Urshanabi baigne et vêt Gilgamesh	Shibi dépasse les autres
	retour à Uruk avec Urshanabi	Yayâti regagne le ciel

Les rencontres sont très inégales, car les quatre rois indiens comportent une interprétation tri-fonctionnelle que les quatre rencontres de Gilgamesh ne présentent pas ou plus. Le monde sémite a délaissé la tri-fonctionnalité et a préféré donner à chacun des personnages, tous supra-humains par les lieux où ils demeurent au-delà du monde des mortels, une autre intensité dramatique pour le héros : à chacun revient d'entraîner Gilgamesh un peu plus loin dans sa quête, tout en lui en montrant l'inanité. Chacun s'efforce de démontrer que la mort appartient au monde des humains et qu'il est impossible d'y échapper. A l'inverse, les quatre rois indiens s'efforcent de convaincre Yayâti d'accepter leurs mérites, d'arrêter ainsi sa chute et de le renvoyer au ciel. Le résultat s'oppose : l'immortalité est impossible à Gilgamesh malgré une dernière épreuve et un lot de consolation, tandis que du côté indien, les mérites ont leurs effets bénéfiques en faveur du roi jeté hors du ciel, il y remonte.

Les deux héros sont dans deux situations diamétralement opposées. Gilgamesh quémande constamment aide et réconfort, tandis que Yayâti refuse les aides parce que seuls les brahmanes peuvent réclamer et que lui n'est pas un quémandeur. Gilgamesh ne quitte pas ce monde et doublement tandis que Yayâti descend du ciel pour y remonter. Les mouvements inverses s'expliquent par le fait que l'un a déjà acquis en quelque sorte l'immortalité ou en a

bénéficié, tandis que l'autre appartenant toujours au monde des humains, ne peut le quitter par ses voyages à travers la steppe ou sur les mers, d'une part, et d'autre part, reste un humain et un mortel, malgré ses deux tiers de chair divine. Gilgamesh part en quête de l'immortalité alors que Yayâti paraît accepter son triste sort dans l'enfer terrestre, au milieu d'hommes de bien. Celui qui court après l'immortalité demande et quémande, celui qui tombe du ciel où il était comblé ne demande rien et refuse même ce qu'on lui propose.

Les conséquences de ces fins sont étonnantes. Yayâti remonte au ciel accompagné de ses quatre petits-enfants, sur des chars d'or apparus opportunément. Les cinq chars manifestent qu'il y en a un pour chacun des hommes, Yayâti bénéficie donc des mérites cédés par les quatre rois, qui en tirent un mérite supplémentaire, marqué par l'apologue du char de Shibi. La chute commencée ne s'est pas terminée que le roi remonte déjà là d'où il avait été chassé. Gilgamesh est arrivé chez le Lointain mais il ne peut rester chez lui en raison du sommeil qui l'a terrassé pendant sept jours. La chute est représentée dans l'épopée par la décision d'Utanapishî de chasser Gilgamesh qui ne peut pas rester avec lui, puisqu'il a raté l'épreuve du sommeil : le renvoi se fait en deux mouvements, l'un, par les ordres donnés à Urshanabi de baigner, laver et habiller Gilgamesh selon son rang et de partir avec lui et, l'autre, par le don de la plante d'éternelle jeunesse, qui sera perdue. Shibi est le correspondant d'Urshanabi, qui ne peut plus aller auprès d'Utanapishî après avoir perdu ceux de pierre qui facilitaient la traversée des eaux mortifères. Shibi, au contraire, gagne plus vite que les autres le séjour céleste, tandis qu'Urshanabi perd le contact avec l'île où vit le Lointain, devenu immortel. Mais les chars d'or représentent la plante d'éternelle jeunesse, donnée en lot de consolation, en quelque sorte à Gilgamesh, qui doit l'arracher dans le trou d'eau profond au fond duquel elle pousse. Les chars d'or sont la consolation, c'est-à-dire la reconnaissance des mérites obtenus par chacun des quatre rois indiens, la plante d'éternelle jeunesse n'est qu'un succédané de ce que Gilgamesh a été incapable d'obtenir. Les deux parties des deux récits sont en chiasme, car les chars indiens apparaissent pour emmener les hommes au ciel, tandis que Gilgamesh perd l'immortalité pour ne recevoir que la plante d'éternelle jeunesse, qu'il perd comme il n'atteint pas l'immortalité. Le roi géant qui a peur devant la mort de son alter ego, Enkidu, est le contraire du roi magnifique qui refuse les mérites des autres, parce que, en tant que ksatriya, il n'a pas le droit de quémander. Le quémandeur perd tandis que celui qui refuse les dons gagne.

Bibliographie sommaire

- Bottéro J. *L'Épopée de Gilgamesh*, Paris, 1992, NRF
Bottéro et Kramer *Quand les dieux faisaient l'homme*, Paris, 1989, Gallimard
Caquot, Sznycer, Herder *Textes ougaritiques*, Paris 1974, Les Editions du Cerf,
Tome I Mythes et légendes
Dumézil G. *Mythes et épopées*, Paris, 1971, NRF, Tome II
Eliade M. *Traité d'histoire des religions*, Paris, 1949, Payot
Schaufelberger G. et Vincent G. , Traduction du *Mahâbhârata*, 2005, PUL
Sergent B. *Genèse de l'Inde*, Paris, 1997, Payot et Rivages
Tournay et Shaffer *L'Épopée de Gilgamesh*, Paris, 1994, Les Editions du Cerf